

MEMOIRES

D'UN

HONNÊTE

HOMME.

TOME SECONDE.



A LONDRES,

Chez MOYSE CHASTEL,

M. DCC. XLVI.

MEMOIRS

D U N

HONNTE

HOMME.



N LONDRES
Chez MOYSE CHASTEL
M. DCC. XLV.

MEMOIRES

D'UN

HONNÊTE HOMME.

XXXXXXXXXX:XXXXXXXXXX:XXXXXXXXXX:XXXXXXXXXX

LIVRE SECOND.

XXXXXXXXX E P E N D A N T je n'oubliai pas,
C vers le soir, que j'avois pris
XXXXXXXXX d'autres engagements avec le
XXXXXXXXX vieux Marquis. Je me rendis à la petite maison du Chevalier, dont la route commençoit à me devenir familiere. C'étoit la complaisance & la civilité qui m'y conduisoient presque uniquement. Après avoir été trompé deux fois par le Marquis, je ne me promettois pas beaucoup d'amusement de cette troisiéme fête. J'avois vû la premiere sans estime, & la seconde sans plaisir. Je croyois la scène épuisée. Des filles, & d'honnêtes femmes: Tous les caractères du beau sexe ne se rapportent-ils pas à ces deux ordres? Je ne me serois jamais imaginé la possibilité d'un troisiéme.

Tome II.

A

La

La compagnie étoit déjà rassemblée. Les hommes étoient à peu près les mêmes. Pour femmes, on avoit deux des plus célèbres Actrices de l'Opera, avec deux fort jolies personnes, l'une maitresse d'un Directeur de la Compagnie des Indes, qui étoit allé depuis deux jours à l'Orient pour la vente des marchandises; l'autre d'un Homme de Robe, qui avoit eu le matin une attaque de goutte. En arrivant, je trouvai la joyeuse bande qui sortoit du fallon pour entrer au Jardin. Je fus présenté aux quatre Demoiselles comme un homme riche & de qualité, à qui les femmes n'avoient encore rien inspiré depuis plus de deux mois que j'étois à Paris. Oh! cela est tout-à-fait nouveau, interrompit Mademoiselle X, l'une des deux Actrices; & s'adressant à moi d'un air libre & folâtre, est-ce à nous, Monsieur, me dit-elle, que vous réserviez votre cœur? Venez, venez; mes chaines, continua-t-elle, en roulant sur ce mot, sont d'une douceur charmante. Mademoiselle XI, l'autre Actrice, m'arrêta par le bras, & me dit du même air, en roulant aussi sur le dernier mot; non non,

non, Monsieur, c'est une conquête dont je dispute la gloire. Aussi-tôt, Mademoiselle XII, maitresse du Directeur, s'avancant vis-à-vis de moi, me fit un compliment poli, mais dans des termes plus simples. Mademoiselle XIII, maitresse de l'Homme de Robe, ne lui laissa que le tems de finir, & me fit aussi le sien. Je conçus à merveille que sur le titre d'homme arrivé depuis deux mois, les quatre frippons avoient voulu me mettre d'abord à l'épreuve. J'affectai le même badinage; & leur répondant successivement dans le même ordre, avec les mêmes roulemens, je dis à la première que c'étoit l'amour même qui m'avoit réservé pour ses chaf-ai-ai-ai-aines, & que j'en pressentois déjà les douceurs; à la seconde qu'ayant assez de cœur pour rendre double service à l'amour, je ne lui disputerois pas ma conquête, trop heureux qu'elle y mit sa gloi-oi-oi-oi-oire; à la troisième, que je n'étois pas d'un âge à mettre de la différence entre deux & trois; à la quatrième, que si elle vouloit de moi, tout divisé que je serois entre quatre, je tenois un peu du serpent coupé en

pieces, dont chaque partie ne laisse pas d'être vivante & sensible.

Ce début, qui fut soutenu par quantité d'autres faillies, nous mit dans la plus joyeuse disposition qu'on puisse se représenter. Elle ne fit qu'augmenter, sans se refroidir un moment. Du côté de l'esprit, je trouvai dans les quatre Demoiselles beaucoup plus que je n'avois espéré. Ce n'étoit pas proprement de la pensée & de la raison, des réflexions & des discours, de la vérité & du raisonnement. Enfin, ce qu'elles disoient n'étoit pas des choses. Mais qu'on me le définisse donc, car ce n'étoit pas des riens non plus, puisqu'il n'y a point d'effet sans cause, & que pendant une longue nuit, tout ce qu'elles dirent nous entretenoit dans la joye & la belle humeur; ou si l'on veut que ce fût des riens, c'étoient les plus jolis riens du monde.

Du côté de la figure & des talens, chacune avoit son mérite. Mademoiselle X, étoit une petite blonde, fort bien faite; qui dans deux petits yeux bleus bien ouverts, avoit assez de feu pour en rendre quatre très-vifs. Tous ses mouvemens étoient tournés de mêm
me

me à la vivacité & à l'enjouement. Son langage y répondoit. Si le son en étoit charmant, il ne pouvoit pas sortir aussi d'une plus jolie bouche. Elle chantoit comme elle parloit, légèrement & d'un air badin. Sa voix n'avoit pas l'étendue des plus grandes; mais il y en a peu d'also flexibles & d'also douces.

Ce n'est point absolument par sa figure que Mademoiselle XI, auroit fait ma conquête. J'ai connu des gens qui l'admiroient: Mais une grosse tête, avec le front fort petit, & le menton pointu, ne m'a jamais causé d'admiration. Elle me parut d'ailleurs fort mal faite, quoiqu'on m'assurât qu'elle n'avoit pas toujours eu l'embonpoint qui lui rendoit la taille trop courte & trop épaisse. En récompense, elle avoit un fond infini d'agréments dans l'humeur, & le ton le plus fin de l'esprit dans ses moindres discours. Je n'ai jamais vu tant de fécondité à fournir de ces bagatelles agréables que j'ai nommées de jolis riens. La folle imagination! Après une partie de six ou sept heures, on auroit cru que toutes les plaisanteries qu'elle avoit prodiguées, lui é-

toient rentrées dans la tête, pour en sortir sous une nouvelle forme. Peu de voix d'ailleurs, mais agréable; & le repertoire de chansons badines le plus complet que j'aye connu.

Pour la beauté, Mlle XII l'emportoit de bien loin sur les trois autres. On voit peu de visages aussi réguliers, Le teint, les cheveux, le port & la taille assortis. De la vivacité, fort au-dessous des deux premières; mais assez pour s'animer avec le secours du vin de Champagne & de l'exemple. Un air trop réfléchi dans le badinage, qui venoit peut-être de vanité & d'émulation. Elle méditoit ce qu'elle avoit à dire. J'en pris une meilleure idée de son jugement, mais elle lui faisoit faire le rôle de la folie, qui ne lui convient guères. On me dit qu'elle avoit inspiré une passion si vive à son amant, qu'il avoit eû quatre accès de fièvre de la nécessité de partir. Il l'avoit obligée à la fidélité par des sermens exécrationnels. Elle nous confessa qu'ils avoient été prononcés de bonne foi, mais qu'elle s'en étoit repentie le lendemain, & qu'elle n'étoit pas sûre de s'en souvenir le jour d'après. Ma-
de-

demoiselle XII, ne chantoit point. Son talent étoit la danse, qu'elle exerçoit avec beaucoup de grace, & qu'elle regardoit comme une ressource contre tous les revers de la vie, parce qu'ayant appris au Magazin, elle croyoit appartenir à l'Opera.

Au premier coup d'œil, Mademoiselle XIII, n'étoit que jolie. A ceux qui la voyoient un quart d'heure, elle paroissoit plus que belle. C'étoit la magie de ses yeux, d'où il se répandoit mille charmes sur toute sa personne. Quoi qu'elle eut le teint clair & la peau fort blanche, elle n'avoit pas un trait régulier. Mais cet air dominant de deux yeux les plus fins & les plus tendres du monde, assortissoit des choses qui n'étoient pas faites pour se trouver ensemble. Elle avoit la bouche grande, par exemple, & les dents d'une petiteffe surprenante; le nez court & pointu; le front étroit & les temples larges; le bras très-gros & la main fort petite. Mais le regard dont elle accompagnoit un sourire, le rendoit enchanteur. Les lèvres de cette grande bouche étoient vermeilles. Ces petites dents, d'un ordre & d'une blan-

cheur admirable. Sur ce front si étroit , les cheveux étoient placés divinement, & les temples ne s'ouvroient si fort que pour y faire serpenter deux belles veines. Je n'ai rien vû de si picquant que ce petit nez retroussé en pointe, qui sembloit remonter vers les yeux pour leur dérober de l'éclat. Enfin ces mains enfantines , qui étoient comme déplacées au bout d'un bras si charnu , on les auroit crû volées à quelque Statue de l'Amour. Avec tous ces agrémens , Mademoiselle XIII , avoit de l'esprit & de la gayeté ; mais autant de caprice dans l'humeur que de bizarrerie dans la figure.

Nous commençâmes notre promenade comme de vrais fous , chantant , dansant , courant l'un après l'autre , pillant des fleurs pour nous les entre jeter sur les coëffures & les perruques. Le vieux Marquis étoit le premier à faire des sauts & des gambades. En passant devant les Statües , je m'attendois à quelque réflexion conforme au sujet. Mais XII & XIII , y jetterent à peine un coup d'œil & passerent sans dire un seul mot. XI , dit d'un ton plaisant ; la belle instruction pour des Vef-

Vestales! Quelle modestie, reprit X, de croire qu'on puisse t'apprendre quelque chose. Le Marquis voulut hazarder quelque bouffonnerie libre: On lui répondit; vous tairez-vous vieux libertin? En un mot, les Statües perdirent leur montre. Pour moi, qui me souvenois des sales discours que j'avois entendus dans le même lieu au premier souper, & de la morale austère du second, j'admirai cet honnête tempérament dans nos quatre Nymphes.

On s'avança jusqu'à la piece de verdure, où la propreté & la fraicheur de l'herbe inviterent les Demoiselles à danser régulièrement. On fit quelques pas de menuet qui se terminèrent par un branle aux chansons. Ensuite, on s'assit par lassitude. Les Demoiselles choisirent pour siège le beau gazon qui étoit au pied du groupe de Statües. Nous nous plaçâmes pêle-mêle entre toutes ces figures de marbre. On proposa des petits-jeux. Il y en eut de toutes les sortes, & la plupart fort ingénieux. Je me souviens que dans celui des comparaisons, Mademoiselle X, que je n'aurois pas soupçonnée de justesse d'esprit, se tira d'affaire deux fois

par des comparaisons fort heureuses. Sur la demande , à quoi comparez-vous ma pensée ? Elle avoit dit , à un œuf. Le mariage étoit la pensée , il falloit comparer un œuf au mariage. Rien de si semblable , dit-elle , avec sa vivacité ordinaire , car ils ne sont bons tous deux que le premier jour. Sur une autre demande , son mot avoit été une basse de viole , & la pensée étoit un oreiller. La comparaison ne s'offroit à personne. Oh ! Je les compare , dit-elle aussi-tôt. Ils adoucissent tous deux les inquiétudes du jour.

On joua aux Proverbes , à l'Alphabet d'Amour , aux Propos-Interrompus , au Petit Bon-Homme vit-il , à la Bonne-Mere-Angotte , à Vendez-vous du ruban , au Petit-Sifflet , enfin à tous les jeux proposés , car il n'y a personne qui n'ait le sien à proposer dans ces occasions. Les gages furent tirés , & ce badinage se soutint avec un agrément infini jusqu'à l'heure du souper. Le Maître d'Hôtel étant venu dire gravement qu'on avoit servi , tout le monde se plaignit d'être interrompu. C'étoit un vieux domestique ,

tique, qui avoit élevé le Chevalier. Les Demoiselles trouverent plaisant de lui faire rompre la gravité de sa marche, pour le punir du contretens. Elles commencerent à lui jeter de l'herbe & des fleurs, à le pincer, à lui faire un fouët de leur mouchoir; & les Hommes se mettant de la partie, Monsieur le Maître prit la fuite à toutes jambes, & fut poursuivi par l'orage jusqu'au bâtiment. La Troupe folâtre y arriva fort en désordre & toute hors d'haleine.

Cependant l'appetit ne manquoit pas plus que la gaieté. On se mit à table de fort bon cœur, à la vûe d'un service qui ne flattoit pas moins l'odorat que les yeux. J'observai qu'en se plaçant, les acteurs, sans être plus sérieux, prirent pendant quelque tems un air plus mesuré. Les Demoiselles se traiterent civilement de Madame. Cette qualité m'ayant paru nouvelle, j'en demandai l'explication à mon voisin, qui m'apprit que c'étoit leur usage lorsqu'elles veulent se marquer de la considération; soit parce que la plupart ont déjà l'avantage d'être meres, soit parce qu'elles peuvent le devenir.

De

De même, elles ont l'habitude, en parlant des jeunes gens de la Cour ou de la Ville, de ne pas joindre à leur nom Monsieur, ni d'autres titres. C'est familièrement Erasme & Damon: ce qui paroît encore fondé sur une sorte de droit, parce qu'ils ont été leurs Amans, ou que du jour au lendemain ils peuvent l'être. A l'égard des femmes de condition, qu'elles négligent aussi quelquefois de nommer Madame, en se contentant du la, qui est le stile simple, comme la Bélise, la Dorimène; je ne pûs découvrir qu'elle est la source de cet usage.

A mesure que l'appetit cédoit à l'envie de parler & de rire, on recommença le badinage & les discours agréables. Je ne puis donner une juste idée de mille propos, qui tirent leur principal agrément des circonstances, & qui perdroient trop d'ailleurs dans un simple récit, c'est-à-dire dépouillés de la chaleur & de la vivacité de l'action. Mais ce qui entretient la joie pendant toute une nuit ne sçauroit être insipide. Ce qui plait si long-tems ne peut être grossier & ridicule. Ce qui amuse l'esprit & les sens jusqu'à faire oublier

blier tout autre soin, mérite assurément le nom de plaisir. Je n'en connoissois point encore de cette nature, où sans blesser l'honnêteté des mœurs, on put tirer parti entre les deux sexes, de tout ce qu'ils peuvent employer mutuellement pour se plaire. La vertu n'est pas de si bonne composition dans une honnête femme; mais le vice grossier ne s'arrête point aux mêmes bornes. Dans une fête si vive, au milieu de la bonne chère & du vin, il n'échappa point un mot ni un geste dont la bienséance put être blessée. A la vérité, les équivoques, les allusions badines, les contes naïfs ou plaisans, les aventures d'Amour & les intrigues de Théâtre, le ridicule des airs & des manieres, furent des sujets fort exercés. Mais je n'apperçus nulle ombre de malignité pour la réputation d'autrui, de jalousie pour le mérite, de ressentiment même pour certaines préférences, sur lesquelles j'aurois crû plus de sensibilité aux Demoiselles de cet ordre. Il sembloit qu'à force de voir & d'entendre, elles eussent reconnu les justes bornes où elles devoient se renfermer, & qu'elles fussent

accoutumées à ne pas porter leurs idées plus loin. A l'égard même des petites concurrences que j'aurois crû capables de les diviser entr'elles, je remarquai que chacune se rendoit à peu près justice & la rendoit aux autres ; qu'elles avoient leurs degrés & leurs rangs établis ; que sachant bien d'ailleurs par quels principes les hommes se gouvernent, elles attendoient moins de leur propre mérite que du caprice, des Amans ; & que les plus sottes aiant trouvé quelquefois les meilleures fortunes, une préférence présente n'étoit pas pour les autres une raison de jalousie, parce qu'elles avoient toujours l'espérance de plaire à leur tour, & souvent à ceux mêmes qui les avoient d'abord négligées. Enfin je leur trouvai non seulement des façons & des usages, mais encore des principes qui leur étoient propres. Elles ne s'en écartèrent pas un moment ; & dans la satisfaction qu'elles me caufoient, je repetai plus d'une fois à l'oreille du Marquis : Elles sont charmantes.

Il auroit été difficile que l'ennui se glissât dans notre assemblée, car un plaisir étoit toujours prêt à suivre l'autre.

tre. Le chant succeda aux propos de table. Mesdemoiselles X & XI nous amusèrent long-tems par une abondance de jolies chansons. Après s'être fait entendre successivement, elles nous donnerent des Duo, avec autant de justesse & de précision qu'à l'Opera. Les couplets vinrent ensuite. Ceux qui n'ont point entendu chanter des couplets aux Demoiselles X & XI, ignorent ce qu'il y a de plus agréable au monde. On finit par des Rondes & des Chorus, qui nous conduisirent fort avant dans la nuit. Le Chevalier qui vouloit faire sa cour à toutes nos Belles, avoit proposé de danser en sortant de table, pour faire briller le talent de Mademoiselle XII. Mais comme la nuit étoit fort claire, elle fut la première à souhaiter d'en passer le reste au jardin. Abandonner un plaisir tel que la danse, après avoir passé quatre heures à table, c'étoit marquer que nous avions des amusemens de reste. On fit quelques tours d'allées, qui aboutirent à retourner sur ce délicieux gazon, où nous avions passé deux heures avant le souper. Le Marquis avoit ses vûes en nous y conduisant. Il étoit pour les
hif.

histoires nocturnes , c'est-à-dire pour les petits récits entre clair & sombre, tels qu'il nous en avoit procuré à notre seconde fête. Il en fit la proposition aux Demoiselles , qui ne marquerent point d'éloignement pour cette nouvelle scène. On s'assit, & Mademoiselle X. commença sans se faire presser.

Ma vie, nous dit-elle plaisamment, n'a rien de plus héroïque que mes rôles de Théâtre: mais j'ai eu dans mes chaînes un Héros dont je veux vous raconter une singulière aventure. Il avoit entendu parler de moi jusqu'au fond du Nord, car où n'ai-je pas porté la gloire de mes fers? Ayant été dangereusement blessé dans une Bataille, il prit le prétexte de quelques douleurs qu'il ressentoit après sa guérison, pour venir consulter les Chirugiens de Paris. Son premier motif étoit de me voir. Il me le protesta du moins à son arrivée, quoique la fuite ait fait connoître qu'il avoit besoin de secours pour sa blessure. Je ne fus point insensible à l'empressement qu'il marqua pour me plaire. Mais j'étois liée avec un autre amant qui n'étoit pas moins passionné pour

pour moi , & que je ne voulois pas perdre. Il étoit question d'accorder ces deux intrigues. Je trouvai un expédient merveilleux. Il ne me fût pas difficile de sçavoir à quels Chirurgiens mon Etranger s'étoit adressé. Je les allai voir. Je ne leur cachai point qu'il avoit des vûes sur moi , & je leur demandai si l'état de sa santé lui permettoit de penser à l'amour. Ils me répondirent qu'étant beaucoup plus mal qu'il ne se l'imaginoit, rien ne pouvoit être si dangereux pour sa vie. Cette réponse favorisoit mon dessein. Je leur dis qu'il dépendoit d'eux de me rendre service, & d'obliger tout à la fois deux honnêtes gens ; ce qu'ils pouvoient faire d'un côté, en me donnant un certificat formel de leur décision, & de l'autre en persuadant la même chose à l'Etranger. Ils y consentirent. Je partis fort contente de ma visite. Dès le même jour, j'expliquai à mon amant l'occasion qui se présentoit pour moi d'obtenir des avantages considérables, & je lui montrai le certificat qui devoit le rassûrer. Aux doutes & au chagrin qu'il me temoigna, je répondis par des reproches & des plaintes. Ne lui of-

trois-je pas une preuve de tendresse & de fidélité? N'aurois-je pas pû le tromper par des artifices, ou le quitter sans ménagement? S'il ne fut pas persuadé de ma bonne foi, il m'aimoit trop pour ne le pas feindre. Lorsque je fus assuré de lui, je tournai mes batteries vers l'Etranger. Je lui dis que ne voulant point avoir sa mort à me reprocher, il étoit impossible que j'eusse pour lui toutes les complaisances qu'il désiroit; mais que j'avois de la reconnaissance pour ses sentimens, du goût pour ses bienfaits, & que s'il étoit disposé à remplir ses offres, je serois fort assidue à le voir & fort attentive à lui plaire. L'ordonnance des Chirurgiens, qui se joignit à mes représentations le fit entrer dans toutes mes vûes. Il se crut trop heureux qu'une fille de ma sorte voulût passer le jour près de lui dans l'oïveté, pour une grosse somme néanmoins qu'il convint de me donner tous les mois. Je me trouvai la plus heureuse créature du monde; riche par les libéralités de deux Amans, & tranquille, parce que je n'avois presque rien à me reprocher. L'Amant du jour m'envoyoit prendre le matin dans son

carosse, pour me traiter délicieusement jusqu'au soir; & l'autre étoit le soir à m'attendre chez moi, pour m'accabler de caresses jusqu'au lendemain. Cette agréable vie dura six semaines. Je ne m'en ferois jamais lassée. Mais voyez de quoi le bonheur dépend, & si la prudence y contribue beaucoup. Dans le tems que je croyois ma fortune établie, un maudit Laquais... Jusqu'ici le récit de Mademoiselle X. avoit été fort sérieux: mais voilà l'envie de rire qui la prend, avec ces grands éclats que ceux qui l'ont connue, peuvent se représenter. Nous la regardâmes avec surprise: toutes nos instances pour lui faire continuer son histoire, ne pûrent arrêter ce transport. Comme elle se tenoit les côtés, en recommençant toujours, nous nous mêmes à rire aussi pour la contrefaire. Cette voie nous réussit. Ah! le maudit Laquais, reprit-elle. Aussi étoit-il Moscovite, pour le moins, & ces gens-là n'entendent gueres la galanterie. En me reconduisant le soir jusqu'à la porte de ma chambre, avec un zèle que je ne lui demandois pas, il apperçut sans doute mon Amant, qui

m'attendoit en robe de chambre. Quatre minutes se passent. On frappe à ma porte. C'étoit l'Etranger. Là-dessus les ris de Mademoiselle X. recommencerent, jusqu'à lui faire perdre haleine. Nous affectâmes d'être sérieux. Je ne trouve là rien de si risible, lui dit gravement le Marquis. Rien n'y servit. Il fallut encore laisser passer cet accès. Ah! s'écria-t'elle, en éclatant comme une folle, je ris de mes souvenirs. Vous n'avez pas été témoins d'une si plaisante scène. Il étoit comme l'autre en robe de chambre & en bonnet de nuit, couvert de ses emplâtres & de ses cataplasmes. Jugez quel fut mon embarras au milieu de deux hommes qui étoient si peu contens de se recontrer. Je me mis à rire comme je ne puis encore m'en empêcher. Effectivement les éclats recommencerent. Enfin, après avoir ri jusqu'aux larmes, elle nous promit d'achever sérieusement. Je pris néanmoins mon parti, reprit-elle, qui fut de lui demander ce qu'il souhaitoit de moi si tard. Il me reprocha ce qu'il lui plut de nommer assez grossièrement ma friponnerie. Ce ton me piqua; mais sans
me

me faire oublier qu'à la rigueur il y avoit peut-être quelque chose de choquant pour lui dans ma conduite. Je tâchai de faire tourner l'aventure en plaisanterie. Cette affaire, lui répondis-je gaiement, peut-être jugée de deux manieres; ou par l'exemple, ou par le droit. De ces deux methodes, si nous prenons la premiere, voilà un galant homme, continuai-je, en lui montrant mon Amant, qui se contente de me voir environ douze heures sur les vingt quatre, & qui s'en accomode fort bien, quoiqu'il ne soit pas moins exact que vous à payer. En France, l'exemple est une règle. Cependant, ajoutai-je, si vous ne vous tenez pas à nos usages, & que vous imaginant m'avoir seul depuis six semaines, vous ayez prétendu me payer chaque jour pour les vingt quatre heures, la difficulté n'est pas plus grande; il ne s'agit que de vous rendre la moitié de la somme. Cette plaisanterie, pendant laquelle il eut le tems de faire ses réflexions, ou peut-être la fermeté de mon Amant qui ne paroissoit pas fort ému de l'aventure, lui fit prendre le parti de se retirer sans me répondre. J'attendis

impatiemment le lendemain, dans le doute si je verrois arriver son carosse. Il ne m'envoya qu'une lettre, accompagnée de cent louis. La lettre ne contenoit pas le moindre reproche. Elle portoit que se rendant justice, il reconnoissoit qu'à son âge & dans sa situation, il ne devoit pas exiger qu'une fille telle que moi lui sacrifiât ses plaisirs; qu'il me remercioit d'une complaisance qui s'étoit soutenüe trop long tems, & qu'il m'envoyoit les dernieres marques de sa reconnoissance. Je trouvai de la noblesse dans ce procédé. J'aurois été capable de lui renvoyer les cent louis, si j'eusse été plus piquée. Mais je suis bonne. Je lui pardonnai le petit chagrin qu'il m'avoit causé, & je lui fis le plaisir d'accepter son argent.

Nous trouvâmes ce récit dans la vraisemblance de l'humeur & du caractère. Mademoiselle XI. avoit eu le tems de préparer le sien. Ce fut apparemment ce qui le rendit si court.

J'ai eu des Amans, nous dit-elle; eh! qui n'en a pas? Mais, ce qui peut vous surprendre à la premiere vûe, j'en ai eu quarante, de bon compte;
car

câr j'ai toujours eu soin d'en tenir un état fort exact. Si vous demandez comment cela arrive, on seroit embarrassée soi-même à vous le dire. L'un déplaît. L'autre vous quitte. C'est un Petit-maitre qui n'est capable d'attachement que pour quinze jours, un Officier qui n'a que six semaines à passer à Paris, un Homme de Robe, ou d'Eglise, qui craint le scandale au bout de trois mois. On n'est pas maitresse de la constance d'autrui. Mais je vous proteste, foi d'honnête fille, que je n'ai jamais eu deux intrigues à la fois. Ainsi toutes mes infidélités sont sur le compte des hommes. Il y a quelques années qu'un fort honnête Financier prit un goût très vif pour ma figure. J'étois libre, je ne le rebutai pas. Il étoit prêt à conclure, lorsque le hazard le fit tomber dans mon cabinet sur un écrit intitulé, Liste de mes Amans. Ils y étoient tous, noms & titres, avec la datte de l'engagement & de la séparation. Je m'aperçus de l'effet que cette découverte produisoit sur lui. Un poison froid ne l'auroit pas glacé plus subitement. Mon foible n'est pas de me déconcer-

B 4

ter.

ter. D'ailleurs c'étoit un homme raisonnable. Aussi le pris-je par la raison. Connoissez-vous, lui dis-je, quelque femme qui soit mariée depuis dix ans ? Oui, me répondit-il. Je la suppose aimable, repris-je, croiez-vous que si elle devenoit veuve, vous eussiez du dégoût pour elle par la raison qu'elle auroit été dix ans la femme d'un autre ? Non, me dit-il ; celle que je connois est une femme sage, & son mari est un honnête homme. Eh bien, repliquai-je, il y a dix ans que je suis dans la galanterie ; le nombre des nuits n'a pas été plus grand pour moi que pour cette femme si sage, & je n'ai jamais eu deux amans à la fois. Figurez-vous que les quarante n'en font qu'un, qui a toujours été le même. Mon Financier fut si frappé de ce raisonnement qu'il entra aussitôt dans mes chaines.

On tomba d'accord avec Mlle XI. que pour les sens il y a peu de différence entre une femme qui a passé dix ans avec le même homme, & celle qui en a vu successivement quarante dans le même espace. Mais vous comptez pour rien, lui dit quelqu'un, le désordre du

du cœur dans cette multitude d'engagemens ? Bon , répondit - elle ; c'est ce qui nous rend plus aimables & plus piquantes. De quoi se forme le mérite d'une femme , si ce n'est de l'agrément de l'esprit & des manieres ; & qu'est-ce qui le donne , si ce n'est l'expérience , qui ne s'acquiert après-tout , que par l'exercice & la variété ? Votre chaste veuve n'a qu'une façon de plaire , qui étoit le goût de Monsieur son mari. Nous en avons mille. Essaiez-en trois mois , & payez bien ; vous verrez qu'une fille de l'Opera est un trésor.

Quoique personne ne s'offrit pour cet essai , nous reconnûmes tous de bonne foi que l'éloge étoit juste , & qu'il n'y avoit rien de si séduisant qu'elle & toutes ses compagnes, Moi-même , qui n'en jugeois pas sur les mêmes principes que l'assemblée , je cessai de m'étonner qu'elles fissent des impressions si fortes sur une infinité d'hommes qui ne cherchent que de la dissipation & de l'amusement. Pour les petits sours du moins & les Parties libres de plaisirs , je les mis fort au dessus de tout ce que j'avois vû dans le même lieu.

Mademoiselle XII. fut un peu moins

prompte à commencer son récit. Pour parler d'elle-même, elle auroit voulu s'être préparée plus long-tems; & je vis fort bien qu'elle pensoit moins à nous amuser, qu'à nous donner une haute idée du pouvoir de ses charmes. Cependant elle nous fit cette histoire. Vous ne sçauriez croire, nous dit-elle, combien mon dernier engagement m'a causé d'embaras. J'étois sollicitée par deux hommes, entre lesquels j'ai été très long-tems à me déterminer; le D. de ... & Z... à qui j'ai enfin donné la préférence. Ce n'est pas que je ne sçache mettre de la distinction entre un homme de qualité & un homme d'affaires. Il est bien doux, Messieurs, d'entendre demander qui l'on est, aux Spectacles ou à la promenade; & d'entendre dire autour de soi, c'est la Maitresse de M. le D. de ...; il en est fou, il se ruine pour elle. Cela procure une certaine considération. Les gens vous regardent, & s'entretiennent de vous. Est-on chez soi? On est respectée de son Hôtesse & des domestiques. Mais comme je quitte peu ma maison, & que j'ai l'humeur douce, je ne me soucie point de ce qu'on pense dehors,
&

& je n'ai pas besoin du nom d'autrui pour être obéie des gens que je paye. D'ailleurs je considérois que les Seigneurs sont incommodes par le bruit. Ils veulent qu'on leur connoisse un attachement. Ils amènent leurs amis à souper. Ils s'enyvrent. Ils perdent le respect, & vous êtes traitée dans ces occasions comme une fille. Enfin j'étois déjà portée à préférer Z... qui est un homme fort riche, ennemi du faste, capable de me faire du bien, & de s'attacher pour long-tems. Deux raisons ont achevé de me tourner vers lui. Un jour, le D... qui se désespéroit de mon incertitude, me proposa cinquante Louis pour obtenir mes faveurs. Ce compliment me fit voir qu'avec beaucoup d'amour, il avoit peu d'estime pour moi. Eh! si, lui dis-je. Vous me donneriez cinquante Louis ce soir, & vous me quitteriez. Ne serois-je pas demain la plus malheureuse fille du monde? Il voulut réparer cette grossiereté. Il m'offrit de m'assurer une forte pension pour quatre ans, avec promesse de la faire durer toute ma vie, si nous étions contents l'un de l'autre. Peut-être parloit-il

il de bonne foi. Mais il m'avoit choquée. Je soutiens mon état avec honneur. Je suis fille à sentimens. Il arriva, deux jours après, un incident fort comique, qui acheva de me dégoûter de lui pour jamais. La D... sa femme ayant appris qu'il étoit continuellement chez moi, s'imagina fort bien ce qu'il y pouvoit chercher. On prétend qu'elle l'aime. D'autres veulent que leur bien étant dérangé, elle s'efforce d'arrêter ses dépenses. N'importe quel motif. Je me laissai conduire à l'Etoile avec une de mes compagnes, par deux amis du D..., qui venoient souvent me voir avec lui. Nous n'y fûmes pas long-tems, sans appercevoir deux Dames, qui avoient leur carosse dans l'allée d'en haut, & qui s'approchèrent de nous à pied. Elles me considérèrent avec attention. Nos guides les aiant saluées avec un sourire, je commençai à prendre quelque défiance. Mes soupçons se confirmèrent, lorsqu'ayant jetté les yeux vers l'allée d'en haut, je reconnus un carosse de D... & la livrée de D... Mais on ne prétendoit pas me laisser dans le doute. En prêtant l'oreille, j'en-

j'entendis Madame la D... qui disoit tout bas à l'autre Dame; il faut convenir que cette créature est fort bien. Je ne l'aurois pas crûe si belle. Voila de quoi faire tourner la tête à mon mari. Mais, ajouta-t'elle assez haut pour être entendue, j'aurai soin de la faire avertir que si elle le reçoit plus longtemps, elle sera dans quatre jours à l'Hôpital. Cette menace, dont je ne perdis pas un mot, me rendit furieuse. Je ne pus m'empêcher de répondre; allez, Madame, ce n'est pas ma faute si je suis plus belle que vous; & pour une grande Dame, c'est fort mal fait de s'en prendre à moi. Gardez-le bien votre Monsieur le D... On ne pense pas à vous l'enlever, & je ne veux pas qu'on m'accuse de faire mourir les D... de jalousie. Elle passa, d'un air dédaigneux, sans marquer d'attention pour ma réponse. Dans la satisfaction que j'avois de n'être pas demeurée muette, je ne laissai pas de sentir un mortel dépit, qui alla jusqu'à me faire pleurer. Je m'obstinai à vouloir retourner sur le champ à la Ville. En arrivant, je déclarai aux deux amis du D... que je pénétois à merveille la
pié-

pièce qu'ils m'avoient jouée ; mais que ce seroit la dernière , & pour le D... & pour eux. Les ordres furent donnés à ma porte, sans que rien ait été capable de me les faire rétracter. Dès le même jour, j'acceptai les offres de Z..., avec qui j'ai vécu depuis fort tranquillement. Il n'a d'autre défaut que de m'aimer trop. Cependant je ne le hais pas , & je ne trouve pas même sa jalousie importune. J'ai la complaisance de ne voir que lui. C'est la première fois, depuis long-tems, que j'ai pris droit de son absence pour souper avec ces Messieurs, dont la plupart sont mes anciens amis ; & quoique je le trouve fort ridicule d'avoir prétendu me lier par des sermens, je puis m'en repentir, & même les oublier, sans être tentée de les rompre.

Le récit de Mademoiselle XII, m'avoit attaché. Je ne le pris point du côté qu'elle s'imaginait, c'est-à-dire, comme une peinture assez burlesque de l'effet de sa beauté, & de l'amour du D... Mais j'avois été frappé de son langage, de ses principes, & de tout ce qui n'avoit servi qu'à faire rire les

au-

autres. Je me rappelai ce que le Marquis m'avoit promis, sur le peu de goût que je lui avois marqué pour nos deux premiers soupers; une troisième Partie, qui n'auroit rien de semblable aux deux premières. Je la trouvois en effet dans les agrémens singuliers des deux Demoiselles de l'Opera; mais plus encore dans le caractère de Mademoiselle XII. qui étoit tout à fait nouveau pour moi. C'étoit le point que j'avois crû impossible, entre l'honnêteté & la débauche. J'admirois une femme, qui, sans connoître la vertu, en retenoit une certaine image, & m'y paroissoit même attachée jusqu'au scrupule. Comme je n'ignorois pas que Paris est rempli de cet ordre de Demoiselles, dont j'apprenois pour la première fois les usages & les maximes, & que j'étois informé qu'elles font les délices d'une infinité de gens, qui emploient le superflu de leurs richesses à les entretenir, je regardai ce goût comme une espèce de luxe inconnue à nos ancêtres; mais je compris aussi qu'à la réserve de la Religion, qui n'admet aucun tempérament, il y avoit peu de devoirs civils avec lesquels il

ne pût s'accorder. Je sentoïis du moins qu'il tient un rang distingué entre les plaisirs ; & qu'en supposant, dans toutes les femmes de cet ordre, la même retenüe dont j'avois l'exemple devant mes yeux, avec le même air de liberté & les mêmes charmes, il n'y avoit rien dans leur commerce, non seulement qui chocquât la bienséance des mœurs, mais qui ne le rendit infiniment agréable.

Pendant que je me livrois à cette pensée, on avoit engagé Mademoiselle XIII. à faire son récit. Je suis une plaisante fille, nous dit-elle, d'un ton charmant ; je n'ai jamais pû joindre quatre phrases ensemble. Mon talent est pour les exclamations. Cependant quand on m'écoute jusqu'à la fin, on parvient quelquefois à comprendre ce que j'ai voulu dire. Je me souviens qu'il y a trente ans... La folle ! interrompit le Chevalier ; elle n'en a pas dix-huit. Ne voilà-t'il pas ? reprit-elle. On oublie qu'il faut m'écouter jusqu'au bout. Mais vous ferez cause que je vais m'observer davantage. C'est de ma mère que je parle. Il y a trente ans, & je m'en souviens, parce qu'elle

le ne cesse pas de me le répéter, que s'étant mariée dans une Province éloignée, elle écrivit à son frère qui étoit Valet de Chambre d'un jeune Seigneur à Paris, qu'elle avoit eu un rêve fort extraordinaire. Oh! des rêves, j'en ai quelquefois aussi de fort bizarres. Mais je parle de celui de ma Mère. Elle avoit donc rêvé, quoiqu'elle n'eût point encore d'enfans, qu'elle se trouvoit mère d'une fille extrêmement jolie, qui faisoit la fortune de toute sa famille. Son frère, que je puis nommer hardiment mon Oncle, car il est revêtu aujourd'hui d'une bonne charge, lui répondit qu'il ne falloit pas négliger les avis du Ciel; que s'il lui venoit une fille, il falloit l'élever avec beaucoup de soin, & l'envoyer toute jeune à Paris; qu'il acheveroit de la faire instruire, & que suivant ses talens, il la pousseroit dans le monde, pour accomplir la prédiction. Il se passa douze années entières, sans qu'elle eût d'enfant. On avoit perdu confiance à l'oracle. Enfin, je vins au monde dans la treizième. La rare piece! & de combien d'efforts la nature n'a-t-elle pas eu besoin pour ce chef-d'œuvre?

Toutes les espérances renaissent. On me trouve jolie, c'est-à-dire chifonne, telle que vous me voyez encore. On m'éleve fort bien, pour des gens de notre état. Lorsque je fus à l'âge de douze ans, il prit envie à ma Mère de vérifier son ancien songe. Elle écrit à mon Oncle, qui servoit encore le même maitre. Sa lettre portoit que me trouvant en âge d'être propre à quelque chose, avec bien de petits agrémens dont il seroit surpris lui-même, elle me mettoit dans le coche, qui devoit arriver le sixième jour; que c'étoit sur lui désormais qu'elle se reposoit de mon éducation & de ma fortune; qu'il devoit me mettre quelque part en apprentissage, & ne pas manquer sur tout de m'aller recevoir à l'arrivée du coche. Cette lettre vient à Paris par la Poste, est portée à mon Oncle, qui se trouve absent par hazard, &, jusqu'à son retour, prend place sur une table, dans une des antichambres de l'Hôtel. Le Maitre avoit eu le tems de vieillir depuis environ vingt-quatre ans; mais le goût du plaisir ne vieillit point. Il apperçoit la lettre. Il s'attribue le droit de l'ouvrir.

vrir. Il la trouve si intéressante, que l'ayant ferrée fort soigneusement, il attend son Valet de Chambre avec un plan tout dressé pour l'éloigner. Il lui ordonne de prendre sur le champ le meilleur cheval de son écurie, & de se rendre à Versailles sans perdre un moment. C'étoit pour une affaire si pressante, qu'elle ne pouvoit souffrir le moindre délai. Il lui donne une lettre de sa main pour un Seigneur de la Cour, qui devoit lui expliquer d'autres ordres. Mon Oncle part, charmé de la confiance de son Maître. La lettre dont il étoit chargé contenoit une prière, à celui dont elle portoit l'adresse, de faire enfermer le Messager pour quatre jours, sous une clef des plus sûres. En effet, mon Oncle est conduit, sous divers prétextes, dans une chambre à l'écart, où l'on attend qu'il soit entré, pour lui déclarer que par des raisons mystérieuses, qui ne doivent pas l'alarmer, il aura le tems de dormir pendant quatre jours. Il n'en restoit que deux jusqu'à l'arrivée du coche. Le Maître les employe à faire meubler proprement une petite chambre, dans une rue écartée. Il y met une servan-

te, à qui il promet une jolie maîtresse. Ensuite prenant un habit convenable à son dessein, il vient tranquillement me recevoir au coche. Il demande sa niece. Je me jette à son col. Eh! bon jour mon cher Oncle. Je l'embrasse pour mon Père, pour ma Mère, & pour moi. Il me fait entrer dans un fiacre, où il me rend mes embrassemens à son aise. Nous arrivons au logement qui m'attendoit. Il me promet de m'y rendre heureuse comme une petite Reine. Rien n'y manquoit pour charmer les yeux d'une jeune fille. Je fus toute glorieuse de voir une servante sous mes ordres. Enfin, il m'assûre que Paris est un lieu dangereux, où il ne peut me laisser seule pendant la nuit, exposée aux esprits & aux voleurs. Ainsi je trouve, sans y penser, un amant fort tendre dans mon Oncle. Vous me demanderez si j'y fus absolument trompée, ou si j'étois déjà capable d'être entraînée par le plaisir. Non; je suis de trop bonne foi pour le dire. Mais le charme de l'abondance, la vûe de mille jolis colifichets, & l'espérance d'une vie heureuse, m'aveuglèrent. Cependant mon Oncle revint deux jours après.

après. Je ne sçais de quelles précautions son Maître eut besoin pour lui apprendre son artifice. Il le fit consentir à se taire, & le prix de cette complaisance fut une bonne Direction qu'il obtint pour lui dans les Fermes. Je fus adorée de mon amant. Ma Mère à qui je marquai ma fortune & celle de mon Oncle, m'écrivit qu'elle venoit de perdre mon Père, & se hâta de recueillir tout ce qu'elle possédoit pour venir s'établir avec moi. Nous avons vécu dans cet état, près de quatre ans & demi, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de mon amant. Il m'a laissé une pension viagère de douze cens livres, qui auroit suffi pour me conduire à quelque chose, si mon Oncle avoit daigné prendre quelque intérêt à mon établissement. Mais ayant acquis de quoi se procurer une charge honorable, il a refusé de me voir depuis la mort de son Maître. Le chagrin de me trouver comme abandonnée, l'habitude d'une vie commode, & les conseils de ma Mère, qui s'est accoutumée aussi à l'opulence, m'ont fait écouter les offres de l'Homme de Robe, qui prend soin à présent de mes affaires. Il est riche.

Il est homme commode. Ses accès de goutte me laissent souvent une liberté, dont je n'abuse jamais. Miséricorde ! s'écria Mademoiselle XIII, en s'interrompant. Je crains d'avoir ici distillé l'ennui & le sommeil. Et je sens moi-même, à la fin de mon histoire, une langueur qui me fait bailler.

Nous l'assurâmes au contraire qu'elle nous avoit fort amusés. J'avois été plus attaché qu'un autre, par quelques idées dont elle m'avoit fourni l'occasion. La manière dont elle étoit entrée dans la route du plaisir, m'avoit servi d'explication pour ce grand nombre de jeunes filles qui sont réduites au même sort, & dont la multitude doit causer de l'étonnement. On demande quelle est la source d'une dépravation si commune, dans un sexe, dont le partage naturel semble être la pudeur & la modestie. Il est certain qu'elle vient moins de leur incontinence, que de celle des hommes. Aussi en sont-elles ordinairement la victime. Les plus heureuses, & sans doute les moins coupables, sont celles qui se tenant au premier degré de leur châte,

re-

regardent avec horreur des précipices beaucoup plus profonds, qui ne sont pas bien loin au dessous d'elles. Dans cette situation, où la débauche grossière les révolte encore, & où quelques restes de sentimens échappés au naufrage de leur vertu, produisent le goût de la bienséance, sans affectation & sans austérité; si elles joignent de l'esprit & de la politesse aux agrémens naturels qui ont causé leur perte, elles forment ce troisiéme ordre, cette classe singuliere, où l'on trouve presque autant de décence que de liberté dans les plaisirs.

L'aurore commençoit à nous annoncer le jour. Sa lumiere nous fut moins incommode que sa fraîcheur. Les Demoiselles, en se disposant à partir, eurent le courage de nous donner encore quelques airs de chant, pour entrer en lice avec les Rossignols, qui se faisoient entendre sur tous les arbres du bois. On ajouta cent jolies choses sur la naissance du soleil. Comme il y entroit plus de vivacité que d'ordre & de raison; quel persiflage! s'écria Mademoiselle XI. Ce mot étoit nouveau pour moi; ou plutôt je l'avois enten-

du plusieurs fois , sans en avoir pû deviner le sens. Je le demandai au vieux Marquis. Ma foi, me dit-il, je l'emploie comme un autre, sans l'entendre mieux que vous. Mais je crois qu'à le bien prendre, c'est ce que nous faisons à présent & ce que nous avons fait toute la nuit. Demandons-le à Mademoiselle XI, qui vient de s'en servir. Elle nous protesta qu'elle l'ignoroit, & qu'elle ne l'avoit appliqué à nos extravagances que pour l'avoir entendu mille fois dans les mêmes occasions. Toute la compagnie fit le même aveu d'ignorance. De cent personnes à qui j'ai fait depuis la même demande, je n'en ai pas trouvé deux dont les définitions se soient accordées. La mienne, pour joindre ce trait de Grammaire à mon histoire, ne sera ni longue ni recherchée. Le persiflage, autant que j'ai pu le comprendre dans la suite, est l'art de railler agréablement un sot par des raisonnemens & des figures qu'il n'entend pas, ou qu'il prend dans un autre sens. Mais nos Demoiselles ne se croyoient pas si obligées de sçavoir ce qu'elles disoient, que de le dire avec beaucoup de grace & d'en-

d'enjouement. Elles nous firent terminer la Fête par une danse générale, pour nous marquer qu'elles ne se rendoient point au sommeil; & se dérobant comme des éclairs, elles se jetterent dans les voitures qui devoient les reconduire.

Comme je n'avois point entendu parler de Présent, & que je supposois qu'elles n'étoient parties qu'après avoir été payées, je demandai au Marquis si je n'avois pas dû leur donner aussi quelques louis d'or. Justice! s'écria-t-il. Eh! de quel barbare climat sortez-vous? Vous auriez joué à vous faire dévisager. Apprenez qu'à l'Opera on ne connoit point l'intérêt fordide. On est volontiers d'une partie de souper. Si l'on se croit capable d'y donner du plaisir, on vient aussi pour en prendre. Enfin l'on se croit compagnie. Je ne dis point, ajoûta-t'il, que si vous avez trouvé les Demoiselles assez aimables pour vous faire souhaiter de les revoir, vous ne puissiez leur offrir quelque jour, une tabatiere de prix, une belle robe, un diamant qu'elles vous feront la grace d'accepter. Mais vous aurez soin que le présent

soit du meilleur goût, & qu'il soit offert avec quelqu'affaisonnement de fine galanterie. Je ne vous conseille pas même d'y manquer, si vous voulez paroître quelquefois avec un peu de considération dans les coulisses. Bonne instruction, lui dis-je. Je ne me lasse pas d'entendre ce qui augmente mon admiration pour un petit Peuple si aimable. Cette Partie, que j'ai trouvée charmante, ne sera point apparemment la dernière. Je vous ferai ma cour, pour être chaque mois d'un ou deux de ces délicieux soupers, comme je vais une ou deux fois la semaine à l'Opera.

Après les douces fatigues d'une si belle nuit, le jour entier ne me parut pas trop long pour réparer l'épuisement de plusieurs veilles. Mais je n'eus rien de si pressant le troisième jour, que de retourner chez M. & Madame de B... Les reproches du mari, pour une absence qui lui avoit paru trop longue, me persuadèrent enfin qu'il trouvoit une satisfaction sincère à me voir. Je ne pus être assuré de même, des véritables sentimens de Madame de B... La politesse & la douceur é-

étoient trop inséparables de son caractère pour me laisser voir d'autres apparences; mais une sévère modestie sembloit faire la garde autour d'elle, & veilleur sur toutes ses actions. J'aurois appréhendé de la contraindre, si l'air aisé qui accompagnoit ses moindres mouvemens, & la bonté même avec laquelle elle paroissoit me souffrir, ne m'eussent persuadé que cette retenüe lui étoit naturelle. J'avois pris la fin de l'après-midi pour ma visite. M. de B... me proposa familièrement de demeurer à souper près de son lit avec sa femme. Elle prévint ma réponse. Ne gênez pas M. le Comte, lui dit-elle. Vous figurez-vous qu'il n'ait pas ses Parties faites, & qu'il puisse trouver de l'amusement à souper seul avec nous? Je lui répondis, sans affectation, qu'il y avoit sans doute vingt soupers dont je pouvois être, mais que n'ayant point d'engagement formel ce jour-là, j'accepterois volontiers l'offre de M. de B..., si elle avoit la bonté d'y consentir. Je demeurai. Tous les plaisirs du monde n'approchent point de cet agréable souper. Je mangeai peu, quoique
nous

nous fussions fort bien servis. Mais je trouvai dans les charmes de Madame de B..., une nourriture délicieuse pour tous mes sens. J'étois à deux pas du lit, placé néanmoins vis-à-vis d'elle, & la table assez étroite. Que je lui découvris de nouvelles perfections ! Quels trésors de beauté, d'esprit & de grâces ! Je sens bien que dans l'admiration que m'inspiroit une si belle perspective, il entroit déjà de vives étincelles du feu qui s'allumoit secrètement dans mon cœur. Mais avec autant de liberté pour la voir, pour l'observer, pour l'entendre, elle n'auroit pas paru moins charmante à tous les hommes du monde. C'étoit la justice même que je croyois lui rendre, qui m'empêchoit encore de distinguer la nature de mes sentimens.

Je me retirai si plein d'elle, que les raisons qui m'avoient déterminé à mettre quelque distance entre mes visites, me parurent beaucoup plus foibles. Le lendemain j'attendis impatiemment le soir. Je repris le même chemin vers la même heure. Elle parut surprise de me voir. Mais ce fut l'impression d'un moment. Son mari témoignant toute
la

la joie qu'il étoit capable de sentir dans sa situation, nous recommençâmes un entretien dont il ne parut pas moins satisfait que moi. J'allois me retirer, lorsque me regardant avec un sourire; n'y a-t'il pas d'indiscretion, me dit-il, à vous demander où vous êtes engagé? Je ne le suis pas, lui répondis-je, autrement qu'hier. Que ne demeurez-vous donc avec nous, reprit-il; du moins si vous ne vous laissez pas de faire mauvaise chère, en triste compagnie. Je n'osai répondre, sans avoir jetté un coup d'œil sur Madame de B... Elle baissa la vûe; mais je ne remarquai rien sur son visage de contraire à mes desirs. Non, dis-je aussitôt à son mari, je ne m'en laisse point, & je lui donne assurément un meilleur nom; je demeurerai volontiers. Mon caractère, ajoutai-je, se ressent peu de mon âge. Il ne se porte point à la dissipation. J'aime au contraire la maturité de l'esprit, quand elle est jointe à la bonté du cœur; & je trouve ici l'une & l'autre. Il seroit fort heureux pour moi, répondit-il, que vous me crussiez seulement capable de vous reconnoître ces deux qualités,

&

& de les estimer tout ce qu'elles valent en effet. J'en jugerai par le plaisir que vous prendrez à nous voir ; & du plaisir , par la constance de vos visites.

Je rapelle ici les invitations & les instances de Monsieur de B. . . pour justifier en quelque sorte l'assiduité avec laquelle je continuai de le voir, & de souper même chez lui presque tous les jours. Je suis bien éloigné de prétendre que les sentimens qu'il avoit pris pour moi , fussent mon seul motif. Mais ils servirent long-tems à me déguiser l'état de mon cœur. Dirai-je qu'ils me devinrent funestes par une trompeuse illusion ? Je ne dois jamais nommer l'amour sans frémir , parce qu'il m'a précipité dans les plus cruelles infortunes ; mais il m'a fait connoître aussi le bonheur par des impressions si charmantes , que j'ai peine à lui donner des noms trop durs , & que je ne prononcerai jamais le sien sans respect.

Ces visites , ces soupers , auxquels je me livrois avec si peu de ménagement , étoient un mortel poison dont je m'enivrois. Ce ne fut point à l'excès du plaisir que je m'en aperçûs ; je m'en étois
fait

fait une trop douce habitude. Je ne reconnus l'amour qu'à ses tourmens. Bientôt, au lieu de cette douce émotion, dont je ne pouvois me défendre à la vûe de Madame de B . . . , au lieu de cette tranquillité pleine de charmes que je goûtois ensuite auprès d'elle, de cette vivacité qu'elle m'inspiroit à table, de cette gayeté dont elle m'animoit, & de mille sentimens délicieux qu'elle sembloit créer dans mon cœur, d'un regard ou d'un sourire; enfin au lieu du bonheur même, dont j'avois goûté comme les prémices, je tombai dans un état que je ne puis encore me rappeler sans étonnement. Si je désirois de la voir avec une mortelle impatience, ce n'étoit plus pour me livrer à la joie dans sa présence. Il me sembloit au contraire qu'elle devenoit comme le signal de mille sombres idées qui s'élevoient dans mon esprit, & d'autant de tristes sentimens qui se formoient dans mon cœur. J'avois une avidité extrême de l'entendre, & presque nul empressement à lui répondre. Si je la regardois, ce visage que j'avois considéré tant de fois avec un goût si vif d'admiration & de complaisance, rendoit mes yeux immobi-

bi-

biles, & les attachoit long-tems avec une langueur stupide, où je ne me surprenois pas moi-même sans confusion. Un coup d'œil, qu'elle jettoit sur moi, sembloit me faire sortir un moment de ma létargie; cependant ce mélange de vivacité & de douceur qui donnoit tant de grace & de finesse à ses regards, ne tiroit de moi qu'un sourire lent, presque aussitôt fini que commencé; ou ne servoit qu'à me faire changer de posture pour la considérer d'une autre manière, en retombant dans les mêmes méditations. Je souffrois, sans distinguer le siège de ma douleur. J'étois inquiet, avec un extrême étonnement de ne me trouver aucun sujet d'inquiétude. Il m'échappoit des soupirs, & je n'avois rien à craindre ni à regretter. M. de B... qui s'aperçut du changement de mon humeur, me demandoit souvent, avec les inquiétudes de l'amitié, s'il m'étoit arrivé quelque sujet de chagrin. Je lui répondois naïvement que j'ignorois moi-même d'où venoit cette altération, & que je me croyois menacé de quelque maladie. Sa femme ne me faisoit pas les mêmes questions; mais je croyois lire de l'em-
ba-

baras dans ses yeux : & quoiqu'elle me regardât peu , je remarquai qu'elle m'observoit quelquefois avec un air d'intérêt. Ses moindres attentions m'étoient pernicieuses. Elles produisoient dans tous mes sens une révolution qui alloit souvent jusqu'à m'effraier. Un mot qu'elle m'adressoit me pénétoit jusqu'au fond du cœur. Tout ce qui venoit d'elle , ce qu'elle avoit touché , prenoit pour moi une force magique , qui m'y attachoit par des liens comme invincibles.

Il ne falloit pas des preuves si claires pour me faire connoître la vérité de ma situation. Je n'étois pas arrivé à l'extrémité du mal , sans avoir ouvert mille fois les yeux sur l'état de mes sentimens. Mais défendu , comme je croyois l'être , par des principes dont la nécessité ne m'étoit pas moins présente , je me reposois sur eux de la conduite de mon cœur , & je ne voyois aucun risque à suivre le plus doux de tous les penchans avec des vûes innocentes. J'ignorois les illusion du plaisir. D'un degré à l'autre la distance est imperceptible ; d'ailleurs la pente est si douce , qu'on y glisse presque né-

cessairement. Cependant tous ces degrés, qui composent une longue chaîne, changent de nature à mesure qu'elle s'étend; & l'on est effrayé de toucher au crime après avoir commencé par l'innocence.

Je puis le dire néanmoins à l'honneur de ma fermeté : ce ne fut pas la crainte de manquer de pouvoir sur moi-même, & de me rendre méprisable par quelque indiscretion aux yeux de Madame de B... & de son mari, qui me firent rappeler toutes les forces de ma raison; mais sentant que le désordre de mon cœur étoit contagieux pour ma santé, manquant d'appetit, ne connoissant plus le sommeil, & perdant le goût de mes plus agréables amusemens, je me fis honte à moi-même d'une foiblesse dont les effets étoient si dangereux. Je réduisis toute la question à ce raisonnement : Il n'y a point de penchant si doux, d'illusion si flatteuse, de charme si puissant, qu'il puisse me faire violer les droits de l'hospitalité & du mariage. C'est un devoir sacré qui ne souffre pas même d'objection dans mes principes. Il ne me reste que le plaisir secret du
sen-

sentiment ; mais je n'y trouve plus qu'un cruel supplice ; & le progrès naturel d'une si violente altération, ne peut-être à présent que la perte de ma santé & de ma raison. Plaisir funeste ! Il faut y renoncer.

Dès le même jour je prévins Mr. & Mad. de B..., sur le besoin que j'avois de garder quelque tems ma chambre, pour une ancienne infirmité qui m'obligeoit à ce régime. Je leur fis ce compliment d'un ton tranquille & qui se sentoît déjà de la force de mes résolutions. Le mari me témoigna de l'étonnement ; mais ne pouvant rien opposer à des raisons de santé, il se réduisit à faire des vœux pour mon rétablissement. Madame de B... de qui je pris aussi congé avec un compliment civil, me fit une réponse fort courte. Je ne la regardai point, pour être plus sûr de moi, & j'ignorai ce que son visage & ses yeux pouvoient exprimer. Mais quand vous reverrons-nous ? me dit son mari, en me voyant prêt à partir. Je ne sçai pas, lui répondis-je tristement ; & je sortis sans avoir jetté un regard sur Madame de B...

L'effort que je faisois sur moi-même

devoit être bien violent, puisqu'en traversant l'Antichambre, je sentis des larmes amères qui sortoient de mes yeux. Je m'éloignai néanmoins avec la même constance, & j'allai me renfermer chez moi le reste du jour. J'y passai la soirée dans un abattement incroyable. La nuit ne fut pas plus tranquille. Je ne l'employai qu'à combattre les mouvemens de mon cœur, & qu'à repousser comme un poison, des images charmantes dont j'avois fait mon bonheur dans un autre tems. Il me fut aisé de concevoir que je ne devois rien espérer de la solitude; je résolus de me livrer à la dissipation.

Depuis trois semaines que j'étois possédé de ces tyranniques sentimens, j'avois évité les amusemens d'éclat. On m'avoit proposé vingt petits soupers que j'avois refusés. Les Maisons tumultueuses m'avoient encore inspiré plus d'éloignement. Comme l'heure où je me rendois chez M. de B... étoit le point sur lequel tous mes desirs se réunissoient pendant le jour, j'avois cherché pendant le reste du tems des occupations douces & tranquilles. La société du Président, & quelques autres Maisons dont il m'a-

voit

voit ouvert l'entrée, celle de la Marquise où je voyois regulierement M. de La... , un petit nombre de visites que je ne pouvois refuser à la bienséance, m'avoient suffi pour remplir les plus longs jours. Mais en réfléchissant sur ma situation, je la trouvai trop insupportable pour en attendre le remede du tems, & je pris le parti de le chercher dans le tumulte du plus grand monde.

J'allai diner le jour suivant à l'Hotel de... Maison célèbre par la brillante & nombreuse Compagnie qui s'y rassembloit. J'y passai trois ou quatre heures qui me parurent les plus longues de ma vie. Loin d'y porter l'esprit d'observation, je sçavois par d'autres expériences que ces grandes Assemblées, où personne n'est dans son naturel, n'offrent rien qui puisse attacher l'esprit ni le cœur; mais c'étoit cette raison même qui m'y conduisoit. Je voulois voir beaucoup de visages différens, des robes, des parures nouvelles, des montres & des tabatieres de nouvelle mode, entendre des propos vagues auxquels on n'est point obligé de faire des réponses plus justes, me prêter au bruit, au faste, en un mot me remplir

D 3

l'ima-

l'imagination de pompeuses bagatelles. Il n'y manquoit rien de ce que je désirois; mais après m'être ennuyé plus d'une heure & demie à table, & deux heures à trouver affecté tout ce que je voyois faire ou que j'entendois dire, je me crus délivré du supplice en quittant une Compagnie, qui avoit eu l'art de me fatiguer sans me causer de peine ni de plaisir.

C'étoit l'heure de la Comedie. Je me flattai d'y trouver une autre sorte de variété qui jetteroit plus de mouvement dans mon imagination. Le Spectacle, l'assemblée, la figure des Actrices, la liberté de courir du Théâtre aux Loges, à l'Amphithéâtre, à l'Orchestre, aux Foyers, m'avoient quelquefois fort amusé. En mettant le pied sur le Théâtre, je trouve à l'entrée d'une Couliſſe le vieux Marquis, qui lorgnoit attentivement les Balcons & les Loges. Je fus obligé de le saluer deux fois, pour le tirer de sa méditation. Enfin m'ayant reconnu; avez-vous vu cet enfant, me dit-il avec transport. Il parloit de Mademoiselle XIII cette jolie Maîtresse d'un Homme de Robe, que nous avons eû à souper.

per. Elle étoit fort brillante dans un Balcon. Il faut, reprit le Marquis, que nous l'enlévions ce soir à son Amant. Il est guéri de sa goutte; le triomphe en fera plus glorieux.

Je l'écoutai, sans lui répondre, Il me pressa d'être de la partie. Dans l'impatience des mouvemens qui m'agitoient, je lui dis assez froidement que je le trouvois fort heureux de ce goût vif pour le plaisir, qui ne l'abandonnoit pas un moment; & je m'assis, pour en prendre, s'il m'étoit possible, à la représentation d'une fort belle Pièce.

Pendant que je faisais mes efforts pour y fixer mon attention, le Marquis, qui ne se rebutoit de rien, alla tenter Mademoiselle XIII. par ses offres. Elle m'avoit apperçu sur le Théâtre. Son caprice lui avoit inspiré quelques sentimens pour moi dans notre première Partie. Elle accepta la proposition du souper à deux conditions; l'une que j'en ferois; pour le plaisir, lui dit-elle, qu'elle trouvoit à me voir: l'autre, que son Amant, qui devoit la venir prendre à la fin du Spectacle, en feroit aussi, parce qu'elle ne pouvoit honnêtement s'en défaire, & que

pour ses vûes d'ailleurs, elle fouhaitoit que j'eusse avec lui quelque liaison. Le Marquis conçut tout ce qu'il y avoit de favorable pour moi dans cette explication. Il passa sur la répugnance qu'il avoit à mettre l'Amant de la Partie, & se hâtant de venir à moi, il me dit à l'oreille que je lui avois des obligations que j'ignorois; que Mademoiselle XIII. me vouloit du bien, & lui en avoit dit assez de moi pour se faire entendre; qu'elle le distinoit sans doute pour la confiance; qu'il rendoit volontiers ce service à ses amis; qu'au fond elle méritoit bien que je fusse un peu sensible à ses avances; que sans chercher à sçavoir d'où venoit mon air sombre & chagrin, il vouloit absolument que je profitasse de l'occasion; qu'il alloit faire chercher le Chevalier de *** pour lui demander sa petite Maison, eu lui offrant d'être lui-même de la fête, & dire à Mademoiselle XIII. que j'acceptois avidement le plaisir de souper avec elle.

Il prit ma froideur & mon silence pour un consentement. Son zèle le fit partir aussitôt pour exécuter ce qu'il m'avoit offert. Un moment de réflexion

xion sur son projet, me le fit mettre au nombre des amusemens dont je pouvois espérer de la dissipation. La belle inclination de Mademoiselle XIII. me parut un badinage; mais je me souvenois que son humeur m'avoit réjoui, & c'étoit un remède à tenter pour ma tristesse. Je pris le moment de la saluer du lieu où j'étois. Vers la fin de la petite Pièce son Amant se fit voir dans le Balcon. La Marquis, qui le connoissoit, & qui avoit déjà donné tous ses ordres pour le souper, voulut se faire un mérite de l'inviter lui-même. Nous le joignimes. La Partie fut liée sans affectation.

M. de XXX. étoit un Maître des Requêtes, dont la figure & les manieres me plurent beaucoup. Je ne lui trouvai pas l'esprit moins agréable. En arrivant à la petite maison, nous apprîmes que le Chevalier n'avoit pas voulu souffrir que le souper se fit en notre nom, & qu'ayant consenti d'en être avec quelques-uns de ses amis, il avoit déjà ordonné les préparatifs. Tout agité que j'étois par le trouble de mon cœur, je m'efforçai de ne pas faire un personnage ridicule dans une Partie si

riante. Les regards & les attentions de Mademoiselle XIII. aidèrent plus que le discours du Marquis, à me persuader que je n'étois pas mal dans son esprit. Il eut soin, pendant la promenade, de prendre souvent le Maître des Requêtes à l'écart, pour me laisser plus de liberté auprès d'elle. La petite Coquette en profita mieux que moi. Elle me fit assez comprendre que je ne lui trouverois pas d'aversion pour mes soins. Je reçus ces ouvertures avec plus de politesse que d'empressement.

En nous mettant à table, le Marquis ne manqua pas de me placer favorablement. J'étois à la droite de la Belle, & l'Amant à sa gauche. Il se fit pendant tout le souper un petit commerce de ses pieds avec les miens; c'est-à-dire que me pressant sans cesse le pied, elle me mit dans l'embaras pour répondre à des déclarations si vives. Au fond, je n'y prenois pas assez de goût pour ne pas regretter une paire des plus beaux bas du monde, qu'elle me salissoit sans pitié. Je me gardois bien aussi de lui rendre ses agaceries, parce que je craignois d'engager le jeu trop loin. Cependant je ne pus me dispenser de

de les payer quelquefois d'un fourire ; & c'étoit trop encore, puisqu'on prit cette réponse dans un autre sens que le mien. La séance fut fort gaie. Je me fis une cruelle violence, pour ne laisser rien échapper de l'amertume de mes sentimens.

Avant que de nous quitter, Mademoiselle XIII. se procura l'occasion de me dire à l'oreille qu'elle avoit sçu ma demeure du Marquis, & que j'aurois le lendemain de ses nouvelles. Cette promesse me toucha si peu, que retombant aussi-tôt sur le perpetuel sujet de mes peines, je passai le reste de la nuit dans mes agitations ordinaires. A mon réveil, je reçus la visite du Marquis, & son premier compliment fut de se féliciter lui-même sur le bon office qu'il m'avoit rendu. Je vous porterois envie, me dit-il ensuite, si j'étois d'un autre âge ; elle est charmante, & je la livre à vous dans deux jours. J'avois pris jusqu'alors toute cette aventure pour un badinage, dans lequel je n'étois entré que pour me distraire ; & j'allois répondre dans le même sens au Marquis, à qui je me ferois bien gardé de confier mon triste secret : mais
on

on me rendit une lettre au même moment. Elle venoit de Mademoiselle XIII. Lisez vous-même, dis-je au Marquis, & voyez si je veux avoir quelque chose de caché pour vous. Il se mit à lire. On m'écrivoit que si j'avois une partie des sentimens dont on aimoit à se flatter, je saurois un peu de gré à la plus tendre fille du monde de s'être ménagé, pour le soir même, la facilité de nous voir. Je n'avois qu'à me rendre à sa porte, un quart d'heure après minuit. L'Incommode n'y seroit plus, & la femme de chambre seroit à m'attendre. L'ai-je prévu ? me dit le Marquis, en m'embrassant avec transport. Elle est à vous, sans qu'il vous en coûte un sol. Vous voilà sûr de la plus jolie fille de Paris.

En effet, je commençai à regarder cette intrigue d'un autre œil. Dans la ferme résolution que j'avois d'oublier Madame de B..., pouvois-je me procurer une diversion plus agréable ? Je ne lui donnois pas le nom de remède, parce qu'il n'étoit pas question du cœur, qui étoit la source de mes peines ; mais ne pouvois-je pas espérer de tromper du moins mes sens & mon
ima-

imagination? Je ne sçais à quoi cette espérance m'auroit porté, si je n'avois fait réflexion en même tems, que Mademoiselle XIII. étoit la Maitresse d'un autre, & que son Amant étoit même un fort galant homme. Je n'eus pas besoin de me consulter deux fois. Il est fâcheux, dit-je au Marquis, que je n'aye pas un peu moins d'éloignement pour l'injustice; mais on ne me reprochera jamais d'avoir usurpé le bien d'autrui. Il rit beaucoup de mon scrupule. Quelle fantaisie? reprit-il. A peine connoissez-vous l'Amant; & vous croyez lui devoir de tels sacrifices? Si j'avois plus de liaison avec lui, répliquai-je, je balancerois bien moins, puisque je regarderois la séduction de sa Maitresse comme un crime des plus odieux. Mais il me suffit qu'il ait des droits sur sa fidélité par la dépense qu'il fait pour son entretien. Je trouve une femme bien méprisable de manquer à son Amant, lorsqu'elle se fait payer pour être sage; mais j'ai plus de mépris encore pour l'homme qui entreprend de la séduire, & qui cherche des plaisirs de cette nature aux dépens d'autrui.

Le

Le Marquis étonné de ce discours, me debita une Doctrine curieuse sur le fond du droit & sur l'usage. Pour le droit, me dit-il, je suis persuadé qu'une femme qui est une fois sortie des règles austères du devoir, appartient à tout le genre humain. C'est le frein de l'unité rompu dans la Religion. Il importe peu que vous soyiez Calviniste ou Lutherien, si vous n'êtes pas Romain. Mais quand vous rejetteriez ce principe, continua t'il, pouvez-vous ignorer quel est l'usage établi? Le Gre-luchonage est-il un nom étranger pour vous? Les Maitresses les plus réglées n'ont-elles pas un favori, qu'elles reçoivent fécrettement, dans l'absence de celui qui les paye? L'un est pour le cœur, l'autre pour la fortune. Condamneriez-vous deux passions aussi naturelles que la tendresse & le désir de vivre à son aise? Une femme née pauvre & sensible seroit bien à plaindre, si elle étoit forcée d'acheter les richesses au prix de son bonheur. N'est-ce pas assez qu'elle y mette ses charmes? Enfin la mode, ajouta-t'il, est si claire sur ce point, que tout homme sensé qui se charge de l'entretien d'une Maitresse, fait

fait son compte là-dessus. Je ne répondrai pas sérieusement, lui dis-je, à votre pitoyable apologie. Mais, avec toute la reconnoissance imaginable pour les offres de Mademoiselle XIII. vous allez voir de quel ton je vais lui écrire. Je me fis donner une plume & de l'encre, & je fis cette courte réponse.

„ Je suis pénétré de votre mérite, &
„ je connois tout le prix de la faveur
„ que vous m'offrez. Mais je sens que
„ si j'étois attaché à vous, rien ne se-
„ roit si affligeant pour moi que de
„ vous trouver infidèle. Permettez
„ que je n'expose point le galant hom-
„ me qui vous aime, à des chagrins qui
„ me feroient mourir de douleur si j'é-
„ à sa place. Cette lettre partit aussitôt, malgré les oppositions du Marquis, qui trembloit, me disoit-il, pour le ridicule que j'allois me donner dans le monde. Rassurez-vous, lui répondis-je; je ne les crains pas de cette nature. Je ne connois de redoutable ici que le reproche de mon cœur, qui ne se pardonneroit pas de manquer d'honnêteté; dans les plaisirs mêmes de l'amour.

Cet acte de vertu m'avoit peu couté;
car

car la pensée que j'avois eüe d'accepter le rendez-vous de Mademoiselle XIII étoit venue de mon trouble, plus que de mon penchant ; & lorsque je revins seul à l'examiner, je la regardai comme une profanation. Il me falloit néanmoins des soulagemens pour le plus pressant de tous les maux. Je continuai pendant plusieurs jours de les chercher dans la dissipation. Il n'y eut point de fêtes & d'assemblées de plaisir, où je ne me fisse présenter. Spectacles, Musique, Parties de campagne & de chasse. Je passai des journées entières à prendre pour remède l'exercice des visites, que j'avois été quelquefois surpris de voir choisir à d'autres comme une agréable occupation ; c'est-à-dire, que faisant mettre mes chevaux dès le matin au Carosse, je parcourois toutes les maisons de ma connoissance, avec le dessein formé de ne m'y arrêter qu'un moment. Triste amusement des gens oisifs, & sans passions ou sans goûts. J'en rapportois un double mal, en joignant à ma tristesse une fatigue inutile.

Un jour que je revenois le soir avec ma langueur ordinaire, le hazard me fit passer dans la rue de Madame de

B...

B... & devant sa maison. L'envie de m'approcher de ce Temple m'avoit pris plusieurs fois, & j'avois toujours eu la force d'y résister. Mais je me crus autorisé par l'occasion à me traiter avec un peu plus d'indulgence. La nuit étoit obscure. Je fis arrêter mon carrosse à l'extrémité de la rue; & donnant ordre à mes gens de m'attendre; je revins seul jusqu'à la porte de cette maison terrible, que je regardois comme la cause de tous mes tourmens. Hà! l'air m'y parut enchanté, & ma respiration d'une douceur admirable. Le poison de l'amour malheureux n'est pas toujours noir & épais. Au milieu de l'inquiétude & du tremblement, dont je ne pouvois me défendre, je crus sentir que mon sang circuloit avec plus de légèreté, & que mon cœur battoit moins de tristesse que de joie. Je demurai près d'une heure dans cet oubli de mes peines, attaché par le charme d'une si douce émotion, autant que par mille images flatteuses qui se renouvelloient comme à l'envi dans ma mémoire. J'y aurois passé toute la nuit, si l'inquiétude de mes gens ne les eût portés à me venir chercher malgré mes ordres.

Une heure de plaisir, goûtée avec tant de tranquillité & d'innocence, me parut une si précieuse faveur de l'amour, que je me demandai pourquoi je n'avois pas cherché plutôt une consolation si simple, & ce qui m'empêchoit encore de m'en procurer d'autres, dont ma raison, ni la vertu de Madame de B... ne fussent pas plus blessées. Si j'avois vû cette aimable femme à l'Eglise, ne pouvois-je pas l'y voir encore, l'admirer sans en être apperçu, la recommander au Ciel comme son plus parfait ouvrage, enfin, m'accorder une satisfaction qui n'offenseroit personne, & qui seroit même ignorée d'elle? Je dormis d'un sommeil plus paisible, après m'être endormi sur ces idées. Je ne manquai pas le lendemain d'aller à l'Eglise. Je l'y vis arriver, avec la modestie, la douceur & la beauté, qui composoient son cortége. On auroit remarqué mon trouble si l'on m'avoit observé. Cependant je gagnai sur moi de ne pas sortir du coin où je m'étois placé, & d'où je la considérois librement. Mes sentimens devoient être bien soumis à ma raison, puisqu'en cessant de la regarder, je ne me sentoiss point

point embarrassé à tourner les yeux vers l'Autel, pour y adresser mes vœux en sa faveur. Elle sortit. Je la suivis par de longs regards, qui firent passer par mes yeux tous les mouvemens de mon cœur. Après son départ, je ne pus résister à l'envie d'aller m'asseoir sur sa chaise. J'y demeurai plus d'un quart d'heure, & je n'aurois pas été plus glorieux & plus content sur le premier Trône de l'univers. Le soir, je retournai dans le même lieu où j'avois passé la veille une heure si charmante. J'y trouvai la même douceur, & j'en rapportai de nouvelles consolations.

Depuis plus de huit jours que j'étois dans un état si violent, Monsieur de B... m'avoit fait demander plusieurs fois des nouvelles de ma santé. J'avois répondu qu'il n'y avoit encore aucun changement. Ses gens m'avoient trouvé au lit, & cette situation sembloit confirmer mes réponses. Mais étant venus dans d'autres tems, ils apprirent enfin, que non seulement je sortois tous les jours, mais qu'à la réserve d'une profonde mélancolie, on ne me connoissoit aucune marque d'infirmité. Je répondois aux politesses de

Monsieur de B... , en lui envoyant quelquefois aussi mon Valet de Chambre. Il ne manquoit pas de lui faire diverses questions; & quoique j'eusse pris soin de dicter les réponses, on sçait que pour les moindres commissions, il y a peu de fond à faire sur le bon sens d'un Valet. Il m'auroit été bien difficile, au retour du mien, de ne pas l'interroger sur tout ce qui appartenoit à Madame de B... Je voulois sçavoir s'il l'avoit trouvée dans l'appartement, ce qu'elle faisoit, ce qu'elle avoit dit, quel habit elle portoit ce jour-là, si elle avoit l'air gai ou triste. Les moindres circonstances attachoient mon attention. Lorsque mon messager étoit conduit au lit de son mari, elle s'approchoit pour écouter le compliment dont il étoit chargé; mais elle laissoit à M. de B... le soin de la réponse. Il ne lui échapoit pas même un mot. C'étoit toujours M. de B... qui s'intéressoit beaucoup à ma santé, & qui me faisoit faire les complimens de Madame & les siens.

Cependant, après avoir reconnu par une expérience continuelle, que les occupations tumultueuses ne changeoient

geoient rien à ma situation, je me réduisis aux sociétés, dont le Président m'avoit procuré la connoissance. J'y trouvai plus de douceur. La compagnie de plusieurs personnes de mérite, dont les sentimens étoient aussi réglés que l'esprit, & les discours aussi agréables que les manieres, flatoit du moins mon goût pour tout ce qu'il y a de vertueux & d'aimable. C'étoit le véritable commerce des honnêtes gens, dans toute la perfection qui répondoit à mes idées. Je m'imagine que c'est d'après un si beau modèle qu'on regarde Paris comme la Ville du monde la plus polie & la plus éclairée. Tous les jours je découvrois quelque nouvelle maison, où la société me paroissoit établie sur les mêmes principes. Je ne faisois pas toutes ces découvertes par mes yeux; car, avec la multitude de connoissances que j'avois déjà, je ne cherchois pas à les augmenter; mais je réglois mon estime pour les nouvelles sociétés dont j'apprenois les noms, sur celle des honnêtes gens que je fréquentois; & je ne craignois pas d'être trompé sur le mérite d'autrui par le témoignage de ceux que j'estimois aux

même titres. Ainsi, malgré la corruption qui régné en public, je m'accoutumai à distinguer dans tous les ordres de Paris une infinité de maisons d'élite, qui font le véritable ornement de cette grande Ville.

L'air de mélancolie dont je ne pouvois me défaire sembloit intéresser tout le monde à mon amusement. Je recevois à tous momens quelques marques obligeantes de cette tendre compassion; mais loin de m'ouvrir sur la cause de ma tristesse, la même raison qui m'avoit fait abandonner M. de B... & sa femme, me portoit à la cacher soigneusement. J'aurois appréhendé de me déshonorer par l'aveu d'une passion que je me croiois obligé de combattre; ou du moins, comme il n'y avoit que mon propre cœur qui connût bien la nature de ses sentimens, je craignois que les moindres explications ne pussent nuire à mon caractère, & même à l'honneur de Madame de B... C'étoit la seule difficulté qui m'avoit empêché de m'ouvrir au meilleur de mes amis, à Mr de La..., pour qui je n'avois d'ailleurs rien de réservé. Dans le chagrin de me voir si triste, il me
pres-

pressoit de lui apprendre mes peines, & d'avoir pour lui autant de confiance que je devois lui croire de zèle à me servir. La Marquise sa parente, qui n'avoit pas pour moi moins d'amitié, me faisoit les mêmes instances; je ne me défendois que par des soupirs, qui augmentoient leur inquiétude & leur surprise.

Il s'étoit passé près de trois semaines, pendant lesquelles ma plus puissante consolation avoit été de voir quelquefois Madame de B... à l'Eglise, & de passer tous les soirs quelques momens à sa porte. Son mari, qui ne pouvoit douter que ma santé ne me permit de le voir, puisqu'elle me permettoit si souvent de sortir, & qui avoit trop étudié mon caractère pour se défier du fond d'amitié que j'avois pour lui, résolut enfin de me forcer dans cet oubli que je marquois de la sienne. Il m'écrivit une lettre fort tendre, qui contenoit des reproches & des invitations. Mais, ce qui me causa un extrême étonnement, jé reconnus à la fin de la page deux ou trois lignes de Madame de B... Il me disoit en finissant, que pour donner plus de

force à sa prière, il vouloit que sa femme y joignit la sienne.

Rien n'étoit si simple que cette prière de Madame de B. . . Elle me marquoit que si j'étois capable d'un peu de reconnoissance pour mes amis, je ne devois pas laisser plus long-tems son mari dans l'impatience de me voir, & qu'elle me donnoit volontiers cet avis pour le satisfaire. Capable de reconnoissance, moi ! m'écriai-je : ah si vous connoissiez mon cœur ! Et relisant quatre fois les deux lignes : pour le satisfaire ! Helas ! repris-je ; il n'y a donc que lui dont la satisfaction vous intéresse. Tout le reste est indifférent pour vous ; respect, adoration, vous n'approuvez rien dans un autre ; vous n'appercevez rien ; vous parlez de reconnoissance, & vous n'êtes pas capable vous-même de sentir qu'on meurt pour vous. Toutes ces idées m'attendrissant jusqu'aux larmes, je ne fus pas capable de résister au mouvement qui m'entraîna chez M. de B. . . Je me repaissois même, en chemin, du seul mot que j'avois trouvé flateur pour mes sentimens. On me donne cet avis volontiers ; on ne fera donc point of-
fen-

fénsé que je l'exécute. On me verra fans peine. On me souffrira fans regret & fans ennui. Il ne me vint pas à l'esprit que mes principes n'étant point changés, cette visite n'alloit peut-être servir qu'à rendre ma situation plus insupportable. Je sentis une joie délicieuse en arrivant, comme si j'eusse crû toucher à la fin de mes peines.

La vive satisfaction, dont Monsieur de B... me parut pénétré, me prouva mieux que jamais l'affection qu'il avoit pour moi. Sa femme s'étoit retirée à sa prière; il l'avoit priée de ne pas se trouver à mon arrivée, pour lui laisser la liberté de m'exprimer sa joie. Je ne fus pas fâché de ne la point appercevoir dans ce premier moment. Le désordre de mon cœur auroit éclaté dans mon langage ou dans mes regards. Après quelques discours pleins de tendresse, M. de B... me pressa d'un ton plus sérieux de lui expliquer la cause d'une si longue absence. Vous m'aimez, me dit-il, j'en suis sûr; vous êtes sensible à l'amitié que j'ai pour vous. Je ne puis croire que vous haïssez ma femme, continua-t'il, en

E 5 fixant

fixant les yeux sur moi. Que faut-il donc que je pense de trois semaines d'absence & d'oubli? Comme je ne pus tirer mes excuses que de ma santé & de mes occupations; vous n'êtes pas sincère, reprit-il, & je vois malgré vous l'embarras où ma curiosité vous jette. Me pardonnez-vous si je devine une partie de vos sentimens? Je ne pus répondre sans rougir à une question si pressante. Cependant je lui promis ce qu'il me demandoit. Vous êtes amoureux, me dit-il, & je l'ai découvert depuis long-tems. Mon embarras ne faisant que redoubler, il ajouta, sans me laisser le tems de me reconnoître: Vous êtes amoureux de ma femme.

Quoique le ton de notre entretien ne m'annoçât rien de fâcheux, je demurai si incertain de ses intentions, que je ne pouvois pas l'être moins pour ma réponse. Ha! lui dis-je avec un trouble extrême, me serois-je écarté du respect que je dois à Madame de B...? Je ne me le pardonnerois jamais. Remettez-vous, me dit-il en souriant; car je m'apperçois que j'ai frappé l'endroit sensible. Et continuant

nuant avec la même franchise, il m'assura que dès le troisième jour de notre connoissance, il avoit pénétré tous les secrets de mon cœur; que loin d'en être allarmé il avoit pris plaisir à voir le progrès de ma passion, & que souvent il avoit eu pitié de mes peines; que la supposition d'une maladie ne l'avoit pas trompé un moment; & qu'ayant jugé, par ma tristesse, du combat qui se faisoit dans mon cœur, il avoit admiré la force de mon courage: que dès le jour de mes adieux il avoit ouvert plus d'une fois la bouche, pour me déclarer que l'amour & la jalousie n'étant pas les passions d'un homme mourant, & croyant d'ailleurs la vertu de sa femme à l'épreuve, il ne trouvoit rien d'offensant pour lui dans mes sentimens: que l'opinion qu'il avoit de mon caractère l'auroit encore affermi dans ce dessein, s'il n'eût désiré ensuite de sçavoir comment je serois capable de supporter l'absence; mais qu'il avoit lui-même assez souffert de la mienne: que dans sa situation, un ami tel que moi lui étoit aussi cher que Madame de B..., & qu'il ne mettoit point de différence entr'elle & moi.

moi. Enfin, me tendant la main avec le sentiment d'une vive tendresse; mon cher Comte, me dit-il, j'atteste le ciel que dans la confiance que j'ai à votre honnêteté & à la vertu de ma femme, je ne condamne point votre amour. Elle est charmante, vous ne vous y trompez pas. Fiez-vous au témoignage d'un mari. Aimez-la donc, & ne refusez rien à votre cœur. Mais que je me sente un peu de cette tendresse; & songez qu'en mettant peut-être votre bonheur à voir librement Madame de B..., vos visites & votre entretien seront ma consolation.

Je m'imagine, ajouta-t'il, qu'elle ne peut ignorer votre passion, puisque vous vous êtes trahi à mes propres yeux; mais je n'ai rien remarqué qui puisse me faire croire qu'elle la connoisse autrement. Qu'en est-il? reprit-il agréablement; parlez sans contrainte. J'avois écouté jusqu'alors, avec une admiration qui m'avoit coupé la voix; mais réveillé par cette question, je pris sa main que je serai entre les miennes. Ah! lui dis-je qu'ai-je jamais fait que de l'adorer au fond
du

du cœur, & de la respecter comme le ciel même? Rendez justice à mes sentimens, puisque vous les avez pénétrés. Je n'ai pas balancé entre la crainte de vous offenser l'un & l'autre, & les tourmens d'une absence insupportable. Je vous regretois aussi; car je n'ai point d'ami qui me soit plus cher que vous. Mais que je vais vous aimer! Que je vous promets d'attachement! N'êtes-vous pas le meilleur de tous les hommes, le plus généreux, le plus tendre, le plus digne de Madame de B...? Oui, ajoutai-je, vous pouvez vous reposer sur mon honneur & sur la sainteté de mes principes. Ne vous reposez pas moins sur sa vertu, à quelque épreuve qu'on puisse jamais la supposer; & bien plus, lorsque je suis si éloigné de croire que je puisse toucher son cœur. C'est ce que j'ignore, reprit-il en riant; car les femmes ont un art de feindre auquel nous n'atteignons pas. Au reste, ajouta-t'il du même ton, comme vous vous imaginez bien que je n'ai point eu là-dessus d'ouverture avec elle, vous me dispenserez aussi de lui arracher son secret pour vous l'apprendre.

Tan-

Tandis qu'il tournoit ainsi son aventure en badinage, je m'occupois d'une réflexion, que je lui communiquai dans l'abondance de mon cœur. Hélas ! lui dis-je, vous me rendez le plus heureux de tous les hommes, avec aussi peu de risque pour votre intérêt que pour mon innocence. Mais dites-moi donc quelle contenance je vais avoir devant vous, lorsqu'étant aussi souvent ici que je me le propose & que vous avez la bonté de le désirer, j'aurai tout à la fois à soutenir les regards de Madame de B. . . & les vôtres. Que voulez-vous dire ? me répondit-il. C'est à moi, peut-être, que ce personnage devoit être difficile ; mais il ne le sera point avec l'opinion que j'ai de ma femme & de vous. Cette pensée m'avoit causé tant d'embarras, que dans la joie de me trouver comme à l'aise par sa réponse, je baisai sa main presque aussi tendrement que j'aurois fait celle de sa femme. Ah ! lui dis-je dans le même transport, pourquoi retarder le bonheur que vous m'accordez ? Que n'est-elle ici ? C'est vous qui êtes le plus heureux de tous les Hommes ; vous la voyez & vous l'entendez sans cesse. Il
son-

sonna aussi-tôt. Madame de B. . . qui étoit à lire dans le cabinet voisin, s'empressa de paroître, dans la crainte qu'il n'eût besoin de quelque secours.

Le Ciel ouvert ne m'auroit pas fait détourner les yeux en la voyant. Après l'avoir regardée avidement, comme si mon cœur eût apprehendé qu'on n'eût changé le moindre de ses traits, à peine trouvais-je de la voix, pour lui adresser un compliment timide. Elle me répondit d'un ton plus libre, mais avec une réserve qui marquait aussi quelque embarras. Son mari, vers lequel je tournai la tête pour consulter son visage, nous observoit avec beaucoup d'attention. Cependant il prévint le silence où nous allions tomber, pour expliquer les raisons qui m'avoient éloigné si long-tems, & rendre témoignage que je lui avois promis plus d'affiduité dans mes visites. La conversation s'anima insensiblement jusqu'à l'heure du diner, car c'étoit avant midi que j'étois venu. Je me mis à table, sans en avoir été prié. Il est vrai qu'on avoit paru s'y attendre, & qu'ayant vû mettre deux couverts, j'a-

j'avois pris la permission de M. de B... dans ses yeux. Mais je n'en admirai pas moins le nouveau sentiment qui me rendoit si familier. Je mangeai avec appetit. Madame de B..., qui m'en avoit vû manquer tant de fois en soupant avec elle, paroissoit surprise de ce changement, & me félicita plusieurs fois sur le parfait rétablissement de ma santé. Je ne cherchai point à pénétrer si ses félicitations pouvoient recevoir un autre sens. J'étois enchanté de la voir & de l'entendre. Cette double joie remplissoit un cœur affamé par une si longue absence. Je la regardois; je jettois aussitôt les yeux sur son mari, pour lui faire connoître mon transport; & quelquefois avec inquiétude, comme si j'avois appréhendé qu'il ne lui prit envie de retracter ses promesses.

Il m'encourageoit au contraire par des signes d'approbation & d'intelligence. Mon cœur continua de s'épanouir & ma gayeté d'augmenter. J'avois remarqué, en nous mettant à table, que Madame de B... avoit aussi l'humeur gaye & le visage tranquile; ces apparences, qui me persuadoient du
moins

moins qu'elle me voyoit sans dégoût, contribuoient encore à soutenir l'air de joie que je faisois éclater. Mais j'observai bien-tôt que le sien diminuoit par degré. En vain m'efforçai-je de prévenir ou d'écarter ce nuage. Les soins mêmes que j'y apportois sembloient produire un effet opposé. On n'avoit pas fait difficulté jusqu'alors de me regarder en m'écoutant. On cessa tout à fait de tourner les yeux sur moi, & l'on devint si sourde & si muette qu'à peine m'honorait-on d'une réponse froide & sérieuse, qui sembloit n'être accordée qu'à la bienséance. Hélas! qu'avois je donc fait qui pût m'attirer de la haine ou des mépris. Je m'examinai soigneusement. Auroit-elle deviné, disois-je, les termes où je suis avec son mari, & sa vertu en seroit-elle allarmée? Cette réflexion & la crainte de lui avoir déplû me jetterent à mon tour dans une profonde méditation. Ma gayeté m'abandonna. Je devins triste & rêveur, jusqu'à m'attirer les reproches de M. de B... Mais, par une révolution bien plus étrange, les yeux de sa femme parurent s'éclaircir à mesure que les miens

s'appesantissoient, & sa bonne humeur renaître dans la même proportion que ma tristesse. Ce fut pour moi un nouveau sujet d'agitation. Je cherchois d'où pouvoit venir tant de vicissitude. Cette femme, disois-je, que j'ai crûe si supérieure aux foiblesses communes, seroit-elle capable de se laisser dominer par son imagination? Avec tant de perfections adorables, auroit-elle des légéretés & des caprices? Que j'étois éloigné de me flatter! Je ne me serois jamais persuadé mon bonheur, quand je l'aurois vû à découvert. Quel moyen de me l'imaginer sur de si foibles apparences! D'ailleurs je suis obligé de reconnoître aujourd'hui que mon erreur étoit un bienfait du Ciel, & que non seulement l'intérêt de ma sagesse & de mon repos, mais que celui même de ma vie, ne demandoit pas que je pénétrasse sitôt ce qui se passoit en ma faveur dans le cœur & dans l'esprit de Madame de B... Les malheurs qui m'attendoient la nuit suivante, auroient triomphé de ma constance, si j'avois eu, dans mon infortune, tous les biens que j'ignorois, à regretter.

Le reste du jour & la soirée se passèrent agréablement, dans un mélange de jeu & d'entretien. M. de B. . . aimoit le Piquet. Nous fîmes sa partie, en nous accommodant à sa situation. La facilité que j'avois d'admirer tous les charmes de sa femme, à mesure que je conduisois son jeu ou que je lui montrois le mien, me fit goûter mille nouvelles délices auprès d'elle. Mais je fus surpris qu'après avoir fini, M. de B. . . me demanda le récit d'un incident que je croyois ignoré de tout le monde. L'intérêt qu'il avoit pris à ma santé, me dit-il en souriant, lui ayant fait employer un de ses gens pour observer mon régime, il avoit appris qu'on m'avoit vû fort empressé à la vente de ce qui restoit de bien & de meubles à M. Y. D. Y.; que je n'en avois rien acheté, mais que j'avois paru m'y intéresser avec chaleur; & qu'il avoit sçu par d'autres informations que cet honnête Avocat se retrouvoit en possession de tout ce qu'il avoit été forcé de vendre. Je l'arrêtai; parce que je compris à ce langage équivoque, qu'il avoit reçu des éclaircissemens dont je ne me serois pas défié. Il m'en fit bien-

tôt l'avoué lui-même. Je suis fâché, dis-je, que la reconnoissance de M. Y. D. Y. lui ait fait trahir mon secret. Il ne me l'auroit point arraché, si j'avois prévu qu'il en dût faire cet usage. Mais voici le fait, puisqu'il seroit inutile de le déguiser.

Le hazard m'avoit fait apprendre que M. Y. D. Y. ayant été ruiné par divers malheurs, ses Créanciers avoient fait saisir le reste de son bien, qui devoit être vendu suivant la forme établie. Tout le monde louoit son mérite & sa probité, en plaignant sa disgrâce. On ajoutoit qu'étant chargé d'une grosse famille, il ne restoit plus d'espérance d'éducation pour ses enfans; qu'à son âge, à peine seroit-il capable de les nourrir par son travail; & qu'après lui, il falloit s'attendre de les voir à la mendicité. Cette peinture me parut d'autant plus touchante, qu'entre plusieurs personnes fort riches à qui on la faisoit comme à moi, je ne vis point qu'elle excitât d'autre mouvement qu'une stérile compassion. Je n'expliquai pas mes idées; mais j'eus soin dès le même jour, de m'assurer du caractère & de la situation de M. Y.

Y. D. Y. par des témoignages irréprochables. Avec le bien que j'ai reçu de mon Oncle, j'ai trouvé quatre vingt mille francs dans ses coffres. Je les avois ici chez un Notaire. Pouvois-je les employer mieux qu'à secourir le mérite infortuné? Je les aurois envoyés sur le champ à l'honnête famille, dont le sort m'attendrissoit. Mais les biens étant saisis & la vente annoncée pour le lendemain, je formai un autre plan, dont le secret me parut plus sûr. Je m'informai de la nature des biens, qui consistoient dans une Terre du revenu de quinze cens livres, & deux Maisons à Paris. Trois personnes de confiance se chargèrent de les acheter pour moi, mais séparément, & sous des noms supposés. Je n'assistai à la vente que pour vérifier l'emploi du prix, & la satisfaction des Créanciers. Mes Agens acquirent pour soixante mille livres, ce qui valoit sans doute un tiers de plus; & le prix des meubles n'excéda guères cinq mille francs. Les sommes furent comptées avant la nuit. J'étois dans une impatience si vive de délivrer Monsieur Y. D. Y. de la tristesse où je le croyois plongé,

que dès le soir je lui envoyai les Contrats de vente avec la quittance de tous ses Créanciers. J'y joignois un billet fort simple : „ Il étoit si doux pour moi, „ lui disois-je, d'avoir obligé un hon- „ nête homme, que je le conjurois de „ ne pas troubler la satisfaction de mon „ cœur par une curiosité importune. Au retour de mon Notaire, que j'avois chargé de cette Commission, je fus étonné de revoir les Contrats & les quittances. Il m'apportoit aussi la réponse de l'Avocat, qui l'avoit pressé inutilement pour sçavoir mon nom. Dans le transport de sa surprise & de sa reconnoissance, il lui étoit échappé des violences & des injures. Prenez mon bien, lui avoit-il dit, prenez ma vie & celle de mes enfans, mais faites-moi connoître leur Bienfaicteur & le mien. Le Notaire ayant exécuté constamment mes ordres, il l'avoit conduit jusqu'à sa porte, il l'avoit forcé de reprendre les papiers, & lui tournant le dos, il lui avoit dit brusquement : Je n'accepterai jamais les bienfaits d'un cruel, qui me refuse le pouvoir de l'aimer en me sauvant la vie.

Je me crus trop récompensé, par ce

ten-

tendre emportement d'un cœur honnête & sensible. Retournez, dis-je au Notaire; &, sans la moindre explication, laissez les papiers sur la table. Mais cette voye ne me réussit pas mieux, Le Notaire revint, sans avoir eû la précaution d'observer qu'il étoit suivi. Pendant qu'il me rendoit compte de son voyage, je vis entrer dans ma chambre un homme en robe de Palais, âgé d'environ soixante ans, & d'une figure respectable. C'est lui-même, me dit le Notaire. Je n'avois besoin de personne pour le connoître. Cette honnête homme se seroit jetté à mes pieds, si je ne m'étois hâté de le retenir. Ah! me dit-il les larmes aux yeux, ne me cachez pas plus long-tems mon Dieu & mon Sauveur. Si vous refusez mes adorations, permettez du moins que je vous serre dans mes bras. Il faut que mon cœur se soulage un moment, car je ne puis résister aux sentimens qui l'étouffent. Il me tint long-tems embrassé, en me serrant de toute sa force. J'entendois ses soupirs, qui sembloient sortir effectivement d'une poitrine oppressée; & le plaisir que je ressentais de son

-émotion m'ôtoit à moi-même la liberté de parler.

- Je n'étois point à la fin de cette scène. Il avoit amené ses trois enfans, qu'il avoit fait demeurer dans l'Antichambre; une fille de dix-sept ou dix-huit ans, un garçon de quinze & l'autre de dix ou douze. La grace qu'il avoit demandée à mes gens avoit été de lui permettre d'entrer sans être annoncé. Il quitta mes bras sans prononcer un seul mot; & marchant vers la porte, il fit signe à ses enfans de s'avancer. Mettez-vous à genoux tous trois, leur dit-il, en me les présentant. Voilà l'homme que vous devez honorer & chérir après Dieu. Il vous donne l'honneur & la vie. C'est lui que vous devez nommer à présent votre Père. Ils furent plus prompts à lui obéir que je ne pus l'être à les arrêter. D'ailleurs, j'avoüe que ce tendre spectacle me touchant jusqu'au fond du cœur, je me le sentis si ferré à mon tour, que j'eus besoin de m'appuyer sur une chaise pour me soutenir. Je fis signe au Notaire de faire lever les enfans. Cessez, cessez, dis-je au Père, de me causer des agitations qui
sur-

surpassent mes forces. Une reconnoissance si vive est trop au-dessus du bien fait. Vous m'en ôtez même le mérite, en me faisant si bien connoître que ce que j'ai fait pour un homme tel que vous, étoit un devoir.

Nous commençâmes un entretien plus tranquille. Il fallut satisfaire M. Y. D. Y., en lui apprenant l'occasion & les motifs qui m'avoient porté à le secourir. Sa fille étoit fort aimable. Je lui demandai s'il ne pensoit point à la marier. Dans l'état de sa fortune, dont je venois de sauver les débris, il me dit qu'il étoit forcé d'attendre des circonstances plus heureuses. Comme il me restoit quinze mille francs des quatre-vingt mille que j'avois destinés à le servir, je lui fis trouver bon, après de longues résistances, que je les donnasse pour dot à sa fille. Je voulus sçavoir ensuite s'il avoit quelque vûes pour l'ainé de ses fils, qui paroissoit se sentir d'une bonne éducation. Le désordre de ses affaires l'avoit obligé de le retirer du Collège. Je lui offris de le prendre dans ma Compagnie, & de joindre quelque chose à la paye du Roi pour son entretien. Il se rendra digne

de son Père, ajoutai-je ; & s'il répond à l'opinion que je prens de lui, je m'engage à lui faire tomber ma Cornette, pour le conduire par degrés à d'autres emplois.

Ainsi j'eus le pur & délicieux plaisir d'avoir rendu d'honnêtes gens fort heureux, sans me croire digne de beaucoup d'éloges, puisque je n'ai fait à leur bonheur que le sacrifice d'un bien superflu. Et, fortune à part, si l'on ne veut comparer que le sentiment du cœur au sentiment, on ne me persuadera point que M. Y. D. Y. ait pû tirer plus de satisfaction du rétablissement de ses affaires, que moi d'y avoir contribué par mes services.

M. & Madame de B... me prodiguèrent des admirations, que je ne croyois pas mériter pour avoir suivi le simple mouvement de mon cœur. Mais si je n'étois pas fâché que le mari se confirmât dans l'idée qu'il avoit de mon caractère, je trouvai une douceur extrême à recevoir de sa femme des témoignages naturels de la plus haute estime. L'amour a cet effet sur les âmes généreuses. Il leur fait chercher à plaire par l'exercice de toutes leurs
ver.

vertus. Je n'aurois pas été capable d'informer Madame de B..., comme au hazard, de ce qui étoit propre à me relever dans son esprit; mais je ne pouvois me défendre d'une vive joie, lorsque le témoignage d'autrui, ou des aveux qui m'étoient arrachés par l'occasion, me sembloient faire cette impression sur elle.

Etoit-ce à la fin d'un si beau jour que la fortune devoit commencer à me déclarer sa haine? Je me retirois, avant minuit, dans une Chaise à Porteurs, dont j'étois résolu de me servir désormais, pour éviter l'éclat dans le voifignage. Je n'avois qu'un Laquais avec moi. Tout étoit tranquille dans les rues. J'entendis la voix d'un homme, qui disoit à mes Porteurs: Arrêtez, j'ai deux mots à dire ici. Les Porteurs s'arrêtèrent. Je demandai ce qu'on souhaitoit de moi. L'inconnu me pria honnêtement de lui accorder un moment d'entretien. Je sortis pour le satisfaire. L'obscurité, me dit-il, vous empêche sans doute de me reconnoître. Je suis S. V... En effet je le remis aussi-tôt. C'étoit le frère de la Demoiselle du
mê-

même nom que mon Père avoit eu dessein d'épouser. Ha, lui répondis-je, je suis charmé de vous voir à Paris. Il dépend de vous, reprit-il, de m'y faire trouver la même satisfaction à vous voir. Vous comprenez les raisons qui m'y amènent. Et continuant de s'expliquer, il me dit que l'éloignement de sa garnison, qui étoit à Strasbourg, lui avoit fait ignorer long-tems les démêlés que j'avois avec sa sœur; que par des craintes hors de saison sa famille s'étoit dispensée de l'en informer; mais que ses amis l'ayant servi plus fidèlement, il avoit été fort étonné d'apprendre ce qui s'étoit passé dans son absence; en un mot, qu'il ne m'avoit pas reconnu au détail qu'on lui avoit fait de mes procédés, & qu'il venoit me demander des éclaircissemens à moi-même.

Je ne vous les refuse point, lui répondis-je; & votre embarras sera bien-tôt fini, si vous êtes disposé à me croire sur ma parole. Alors je lui racontai naturellement l'aventure de mon Père & la mienne. En finissant, je protestai avec les sermens de l'honneur, que je n'avois rien changé à la vé-

vérité. Je ne vous soupçonne pas d'imposture, reprit-il, mais rendez-moi la même justice. Mon honneur est blessé dans celui de ma sœur. Le Public est un tyran. Vous sentez à quoi votre refus m'oblige malgré moi.

Outre l'aversion que j'avois pour les querelles sanglantes, je connoissois S. V... d'un caractère doux & sensé. J'employai toutes sortes de raisons pour lui persuader qu'il n'avoit aucune plainte à faire de moi. Je lui appris même à quoi le scrupule m'avoit engagé; & je lui protestai que dans une affaire dont j'étois peut-être dispensé de m'occuper si sérieusement à mon âge, je n'avois pas eû de Juge plus sévère que moi-même. Il ne fit qu'une réponse à toutes mes justifications, mais elle étoit sans réplique. Indépendamment de ses propres idées, me dit-il, dans lesquelles il ne trouvoit pas qu'il fût obligé de tuer son ami ou de se faire tuer pour sa sœur, il étoit poussé par une nécessité cruelle. Les Officiers de son Corps étoient informés de notre différend. Il s'étoit déjà tenu des discours qui l'offensoient. En un mot, n'étant venu à Paris que pour me chercher,

cher, il étoit question d'entendre de ma bouche oui ou non. Vous devez sentir, lui dis-je, que le choix ne m'est pas libre; mais, repris-je encore, de justes explications ne satisferoient-elles pas votre Corps? Non, me répondit-il froidement; & mettant l'épée à la main, il me conseilla de me défendre. Je lui dis du même ton que je ne tirois la mienne qu'à regret. Ainsi nous commençâmes un combat d'autant plus dangereux, qu'il s'étoit engagé sans emportement & sans haine. S. V... en vouloit à ma vie. J'étois résolu de la bien défendre, mais je pensois à ménager la sienne. Toute mon attaque porta au bras de l'épée, dans le double dessein de le blesser ou de le désarmer; ce qui lui donnoit un extrême avantage sur moi, à la foible lueur d'une lanterne à demi éteinte, qui m'obligeoit encore plus de mesurer mes coups. Il m'en porta un dans les chairs du côté, mais sans m'affoiblir. Je le lui rendis au milieu du bras, & je ne m'apperçus pas non plus qu'il en fut moins ferme. Presqu'aussi-tôt, il me fit une profonde blessure au bas ventre. Je commençai à craindre que
la

la perte de mon sang ne diminuât mes forces; & rapellant toute mon adresse je lui perçai si malheureusement le bras au-dessus de la jointure, que du même coup je le blessai dangereusement près du sein. Son épée tomba de ses mains. Je mis le pied dessus, pour l'écouter. Mais je le vis tomber aussi-tôt lui-même.

Mes gens n'étoient qu'à trente pas dans la rue voisine, car notre entretien nous avoit donné le tems de nous écarter. Je les appellai; c'est-à-dire, les Porteurs & mon Laquais. Mes enfans, leur dis-je, j'ai besoin de votre secours; mais je ne veux le recevoir qu'après avoir porté mon ennemi chez le premier Chirurgien. Il s'en trouvoit un dans la même rue. S. V... n'étoit pas mort, comme je pris soin de m'en assurer au battement de son poux. Il fut transporté sans connoissance & livré aux secours de l'Art. Pour moi, dans la confiance que j'avois à mon Valet de Chambre, dont mon Père m'avoit garanti l'habileté après l'avoir eu vingt ans à son service, je rentrai dans ma chaise pour gagner ma demeure. J'arrivai avec toute
ma

ma présence d'esprit, & je ne la perdís qu'un moment pendant la première opération.

Il ne m'étoit pas échapé un mot, depuis l'ordre que j'avois donné à mes Porteurs de me conduire chez moi. J'étois retombé, après un combat si sanglant, dans cette même froideur où j'étois en tirant mon épée, & toutes mes réflexions ne pouvoient m'en faire sortir. Mais dois-je nommer froideur la noire tristesse où j'étois plongé? Que de sombres idées étoient venues s'emparer de mon imagination! Innocent ou coupable, à quelle horrible catastrophe me voyois-je arrivé, sans en avoir eu le moindre pressentiment? Ma destinée vouloit-elle s'annoncer tout d'un coup? J'avois douté plusieurs fois si j'étois fait pour une vie heureuse. Ma passion pour Madame de B. . . . m'avoit déjà causé de mortels tourmens; & dans le changement même qui venoit de se faire en ma faveur, j'avois assez prévu qu'il falloit m'attendre à des peines bien plus vives que mes plaisirs. La seule nature de cet attachement n'en étoit-elle pas une, dont toute la force de mes sen-

timens

timens ne m'empêchoit pas de gémir? J'aimois une femme mariée: Eh! pourquoi cet injuste amour, qui ne pouvoit être satisfait que par l'usurpation du bien d'autrui? D'ailleurs, mon caractère, que je reconnoissois, de jour en jour, si différent du commun des hommes, me promettoit-il beaucoup de bonheur dans leur société? Quelle apparence de pouvoir trouver de la satisfaction dans les mêmes choses, quand on ne se ressemble point par les idées & par les goûts? Je n'avois donc jamais fait beaucoup de fond sur les avantages de la fortune & de la jeunesse, pour me rendre la vie aussi douce que mes inclinations naturelles me la faisoient désirer; ou si je parvenois à me faire une situation qui répondit jamais à mes désirs & à mes vûes, je prévoyois combien j'aurois d'orages à redouter, dans cette société d'hommes où je trouverois toujours moins de Partisans que de Censeurs. Telles étoient déjà mes idées sur tout ce qu'on appelle douceur & félicité de la vie. Mais quelle autre perspective se découvroit devant moi? Au premier pas dans cette affreuse carrière,

Tome II. G je

je me trouvois forcé, pour me défendre, de tuer un honnête homme, & de revenir couvert de mon propre sang. De quelles horreurs devois-je me croire menacé? Etois-je donc choisi par le Ciel pour grossir le nombre funeste des célèbres Malheureux, & pour étonner quelque jour l'univers par mes infortunes ou par mes crimes?

Tandis que mille noirs pressentimens me faisoient pénétrer dans l'avenir, mon Valet de Chambre, pour qui j'avois une forte confiance que je devois à son attachement, vint me demander si j'étois bien certain que le bruit de mon aventure ne pût se répandre, & s'il n'y avoit pas des mesures à prendre pour ma sûreté. Cet avis, que je trouvai fort de saison, me fit chercher dans ma mémoire de qui je pouvois espérer plus de lumieres. A qui m'adresser au milieu de la nuit? La tendre amitié qui me lioit avec M. de La... me le fit regarder comme le seul qui me pardonneroit d'avoir troublé son sommeil. J'envoyai chez lui sur le champ, avec ordre même de l'amener dans ma Chaise à Porteurs s'il avoit la complai-
fan-

sance de se laisser conduire. Il se fit apporter en robe de chambre & en bonnet de nuit, avec toute l'impatience que je m'étois imaginée. Quoique mes gens l'eussent prévenu sur ma situation, il fut effrayé de ne trouver autour de moi que des traces sanglantes de mes blessures. Je lui tendis les bras, en lisant dans ses yeux l'inquiétude & l'émotion de son cœur.

Il s'assit près de mon lit. Vous me voyez, lui dis-je, dans le plus triste état du monde, & plus sensible néanmoins à mes agitations d'esprit & de cœur, qu'à la perte de mon sang qui met peut-être ma vie dans quelque danger. Les Porteurs lui avoient dit, que c'étoit en sortant de chez M. de B... que j'avois rencontré mon ennemi. Il avoit cru trouver dans cette circonstance, non seulement l'explication du combat, mais celle de la profonde mélancolie où il m'avoit vû pendant plus de trois semaines. Ainsi prenant l'ouverture de mon discours dans le sens qui répondoit à ses idées, il m'interrompit, avec le plus tendre empressement, pour se plaindre du mystère que je lui avois fait de mes

peines. Je ne suis plus surpris, me dit-il, de la tristesse que je vous reproche depuis si long-tems. Madame de B... est capable d'inspirer une grande passion; & le chagrin de lui avoir trouvé le cœur prévenu, doit avoir été pour vous une source de peines. Il est vrai que lui entendant tenir ce langage, je ne doutai point qu'il n'eût pénétré mon secret. Je suivis le sentiment qu'il réveillait dans mon cœur; & perdant de vue non seulement mes blessures, mais le sujet même qui m'avoit porté à le faire éveiller, je m'attachai tout à la fois à justifier l'innocence de Madame de B... contre les fausses impressions qui s'étoient répandues, & la vive passion que j'avois pour elle, & le mystère que j'en avois fait au meilleur de mes amis. Trois points si féconds ne purent manquer de produire un long discours. Enfin M. de La..., surpris de tout ce qu'il avoit entendu, me représenta que ma situation ne me permettoit pas de parler si long-tems.

Il entroit peut-être dans cet avis un peu d'impatience de me répondre. Après m'avoir marqué beaucoup d'é-
ton-

tonnement sur l'état de mon cœur, & sur le degré de faveur où j'étois chez M. de B... , il me demanda sérieusement, si je pouvois douter que sa femme eut pour le moins autant de goût pour moi que je m'en croyois pour elle ? J'avoüe que je fus révolté de cette question. Du goût , premierement. Ah ! lui dis-je , donnez un meilleur nom à la plus vive passion qu'on ait jamais sentie. Le goût pour une femme de mérite n'est point un ascendant invincible, un empire, une tyrannie qui asservit l'ame & les sens , & qui leur fait quelquefois éprouver un cruel martyre. J'ai du goût pour mille femmes aimables ; & Madame de B... me fait connoître l'amour. Dites, continuai-je, qu'elle n'est pas sans quelque sorte de goût pour moi ; je me le persuaderai volontiers, & ses bontés m'en répondent ; mais vous êtes aussi loin de la vérité en lui supposant pour moi tout ce que je sens pour elle, qu'en confondant mal-à-propos le goût avec l'amour.

M. de La... étoit un homme aimable, qui graces à l'excellence de son caractère & au commerce des honnê-

tes gens, ne se ressentoit pas de l'odieuse corruption qui altère les principes. Mais à force d'entendre déclamer contre les femmes, & pour avoir fait de fâcheuses expériences dans quelque malheureux engagement, il étoit parvenu à se former une idée peu avantageuse du sexe entier, & même à regarder la belle tendresse comme un aveuglement ridicule. Cependant il ne se fit pas presser pour reconnoître qu'elle devoit être distinguée du simple goût; & dans un homme de mon âge, qui aime pour la première fois, il convint qu'elle pouvoit être plus ou moins vive, suivant la disposition naturelle du cœur & le mérite de l'objet. Mais revenant à Madame de B..., qu'il croyoit capable de m'inspirer la plus forte passion, il ne se relâcha point sur l'inclination qu'il lui supposoit pour moi. Il en jugeoit, me dit-il, sur la peinture même que je lui avois tracée de sa conduite & de ses manières. Elle n'attendoit, à son avis, que l'ouverture de mes sentimens, pour y répondre avec la liberté que son mari sembloit autoriser. Elle souffroit, peut-être, du retardement. Enfin, ne donnant

nant point de bornes à ses idées, il me fit un reproche de n'avoir pas profité mieux du penchant d'une femme si aimable, sur-tout dans un tems où elle étoit comme perdue pour le reste du monde, par la constance qu'elle avoit à ne pas s'écarter d'un malade. Vous avez dû pénétrer mieux que moi, ajouta-t'il malicieusement, si c'est la tendresse ou l'intérêt qui l'attache si fort à son mari; mais je vous répons qu'il dépendra de vous, après votre rétablissement, de triompher de l'un & de l'autre.

J'avois écouté ce discours sans l'interrompre. A quelqu'un que j'aurois moins aimé, peut-être aurois-je marqué moins de modération. Ce n'est pas que dans le monde, & dans les sociétés mêmes dont j'ai loué le commerce, je n'eusse reconnu à peu près les mêmes sentimens sur les femmes. Erreurs propres à la plûpart des grandes Villes, & fondées sur l'exemple de quelques illustres coupables, qui deshonnorent leur sexe. Mais j'étois affligé de trouver cette prévention dans le plus cher de mes amis. Apprenez, lui dis-je, pour aller au-devant de quel-

G 4

que

que nouveau conseil, que j'ai de Madame de B... l'opinion que je vous ai déclarée; & que non seulement son mérite m'a séduit le cœur autant que sa beauté, mais que ma passion s'éteindroit bien-tôt si le premier de ces deux alimens lui manquoit. Dans ce principe, ajoutai-je, je n'ai pas besoin de votre caution pour un avantage que je me garderai bien de solliciter, & que je refuserois peut-être, s'il m'étoit offert. Enfin voici mes maximes: De quelque passion que je sois capable pour une femme, je ne lui demanderai jamais rien qui blesse la fidélité de ses engagemens si elle aime son mari, où les droits de son mari si elle en est aimée.

M. de La..., qu'un peu de corruption en amour n'empêchoit pas d'avoir le cœur & l'esprit admirables, ne put refuser d'applaudir à mes sentimens. Il ne se retrancha que sur la difficulté de trouver des femmes telles que je peignois Madame de B..., & qu'elles devroient être toutes pour le bonheur de leur sexe & du notre. Où est l'homme, me dit-il, qui n'adorât point le mérite & la vertu réunis avec la beauté?

té? Mais s'appercevant qu'un si long entretien m'alteroit, il me pria de lui apprendre comment mes blessures se trouvoient liées avec ma passion. Je fis réflexion moi-même que mes sentimens m'avoient emporté trop loin, & je le surpris beaucoup en lui apprenant qu'ils n'avoient aucun raport à ma tragique aventure. Je lui avois raconté dans un autre tems les prétentions de Mademoiselle de S. V... Il comprit le sujet du combat, lorsque je lui parlai d'elle & de son frère. Les circonstances, que je lui expliquai soigneusement, & qui pouvoient être vérifiées par trois témoins, lui firent croire comme à moi, que toutes sortes de précautions étoient inutiles. Je le pressai de se retirer. Il refusa de quitter mon lit jusqu'au lendemain, pour juger lui-même de mes blessures en voyant lever le premier appareil. Vous voyez, lui dis-je en souriant, que la tendresse peut attacher quelqu'un au lit d'un malade. Que votre exemple vous inspire un peu d'indulgence. Il comprit ma pensée, & son amitié le fit entrer dans mes idées par une réponse flatteuse.

Il passa le reste de la nuit dans un fauteuil. Le matin, vers neuf heures, tandis que le sommeil me fermoit assez légèrement les yeux, on frappa brusquement à ma porte. J'avois deux antichambres. M. de La... se hata de passer dans la première, pour avertir qu'on fit moins de bruit. Mes gens, qui avoient veillé toute la nuit, s'étant retirés, à la réserve de celui qui ouvrit la porte, un Officier de la Justice, accompagné de quelques Gardes, entra sans résistance. Il traversa la première antichambre lorsque M. de La... passoit dans la seconde; de sorte que le voyant paroître en robe de chambre & en bonnet de nuit, il ne put douter que ce ne fut moi-même. J'ai ordre, Monsieur, lui dit-il, de vous arrêter, & de vous conduire au Fort l'Evêque. Vous ne m'obligerez pas, sans doute, à la violence. M. de La... conçut aussi-tôt que l'ordre ne regardoit que moi. Avec autant d'adresse que de zèle, il entreprit d'aider à l'erreur des Gardes, & de se faire prendre à ma place. Il réveilla lui-même mon Valet de Chambre, qui couchoit dans un cabinet voisin, & que deux mots firent entrer dans

dans son projet. Mes habits convenoient si fort à sa taille, que pour confirmer le succès de son artifice, il demanda le tems de s'habiller. On lui apporta du linge, un habit, & jusqu'à mes souliers. Tandis qu'il se paroît négligemment, il témoigna quelque surprise à l'Officier, de se voir arrêté pour une affaire où il ne se croyoit coupable de rien. On lui répondit froidement qu'il en auroit plus de facilité à se justifier. Mes gens s'étant levés pendant cette scène, il affecta de leur donner des ordres, & de demander à l'Officier s'il ne lui étoit pas libre d'en prendre un du moins avec lui. Cette permission lui fut accordée. Il trouva le moyen de dire secrètement au Valet de Chambre, que dans quelque sens que je pusse prendre cette aventure, je ne devois pas perdre un moment pour me mettre à couvert; & descendant à la tête de ses Gardes, il ne fit pas difficulté de monter dans un Fiacre qu'ils tenoient prêt à la porte. Il avoit choisi, pour le suivre, un Laquais fort sage, qui me servoit depuis long-tems.

A peine fut-il parti, que mon Valet de Chambre se hâta de m'éveiller.

Mon

Mon sommeil n'étoit pas si profond que je n'eusse entendu quelque mouvement dans l'anti-chambre. Je demandai ce qu'étoit devenu M. de La... On ne balança point à me faire un récit qui me causa beaucoup d'étonnement. Quoiqu'il n'y eut aucun danger pour mon ami dans le service qu'il m'avoit rendu, je regretai l'embarras où sa généreuse amitié l'engageoit ; &, sur comme je l'étois de mon innocence, je délibérai si je devois le laisser à ma place dans une prison, lorsqu'en m'y rendant moi-même, il me sembloit que le pis aller étoit d'y demeurer un peu plus long-tems que lui. Il n'y avoit pas de crainte qui pût me faire abandonner cette idée ; si mon Valet de Chambre ne m'eût représenté que mes blessures demandoient un autre régime que celui d'une prison. En levant le premier appareil, il trouva celle du bas-ventre assez dangereuse pour me recommander les plus scrupuleuses précautions. Je pouvois consentir aux soins extérieurs qu'il me prescrivait ; mais il s'élevoit dans mon cœur des mouvemens sur lesquels je n'avois pas le même empire.

Le

Le conseil de me cacher, que M. de La... m'avoit fait donner avec tant d'instances, sembloit entraîner la nécessité de quitter Paris; car je n'y connoissois point d'azile impénétrable, & si je pouvois être enlevé dans toutes sortes de lieux, il importoit peu que ce fût dans ma maison ou dans celle d'autrui. J'ignorois même comment & sur la délation de qui on avoit découvert sitôt mon nom & ma demeure; mais j'en prenois une fort bonne idée de la Police, à qui les désordres nocturnes ne demeuroient pas cachés plus long-tems. Quitter Paris, c'étoit renoncer à ce qui m'étoit mille fois plus cher que la vie & la liberté, au plaisir de voir Madame de B..., & peut-être à l'espérance d'entendre jamais parler d'elle. Cette réflexion me rendoit presque insensible au conseil de M. de La... Mes gens néanmoins me pressoient de me faire transporter chez quelque ami, en attendant que je prisse d'autres résolutions. Le parti auquel je m'arrêtai fut de communiquer mon embarras à M. le Comte de... mon Colonel.

Tandis que mon Valet de Chambre étoit

étoit allé chez lui avec mes ordres, je reçus des offres de service de la part des deux personnes du monde de qui je devois le moins les attendre. Mon ennemi, ce même S. V. . . . qui n'étoit venu à Paris que pour m'égorger, m'écrivit qu'à la sollicitation de sa sœur, il s'étoit retiré chez les Pères . . . , où sous prétexte de vouloir faire une retraite spirituelle, il avoit été reçu avec beaucoup d'affection: que ses blessures étoient dangereuses, & qu'il jugeoit que les miennes ne pouvoient pas l'être moins; qu'il venoit d'apprendre que la Justice avoit paru chez lui, & qu'il en étoit d'autant plus étonné qu'en parlant de notre combat chez le Chirurgien où je l'avois fait transporter, il l'avoit fait passer pour une attaque imprévûe de quelques voleurs, ou de quelques ennemis qu'il ne connoissoit pas: que si la Justice avoit approfondi la vérité dans un espace si court, il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ne me laisseroit pas tranquille chez moi; que je pouvois me faire conduire secrètement dans le lieu qu'il avoit choisi pour azile, où nous serions en sûreté l'un & l'autre jusqu'au rétablissement

ment de nos forces; qu'alors nous choisirions mieux notre champ pour la décision absolue de notre querelle, & que sans me porter plus de haine, il s'en remettoit d'avance à la fortune. Il ajoutoit que je pouvois donner toute ma confiance au Porteur de sa lettre, qui me serviroit de guide, si je n'étois pas sur de la fidélité de mes gens.

J'admirai le caractère de S. V... dans ce projet & dans cette suite de conseils, comme j'en avois été frappé dans les préliminaires de notre combat. Mais je demeurai persuadé que les précautions qu'il avoit prises pour sa sûreté lui étoient plus nécessaires qu'à moi. D'ailleurs j'étois fort éloigné de vouloir renouer la partie de si loin pour un duel. Mon rôle étoit de me défendre, lorsqu'il lui prendroit envie de m'attaquer; & l'honneur ne m'imposoit pas d'autre loi: sans compter que dans mes principes, il y avoit un abus odieux de la Religion, à nourrir des idées de sang & de meurtre, dans le sein de la paix & de la charité, en les couvrant du voile d'une retraite spirituelle. Il m'apprenoit qu'il avoit choisi cet azile à la sollicitation de sa sœur; elle

elle étoit donc à Paris, & peut-être avoit-elle eu part à notre combat par d'autres sollicitations. C'étoit une raison de plus pour éviter tous les lieux où je pouvois être exposé à la voir. Je n'apportai pas tant d'excuses à S. V... pour me dispenser d'accepter ses offres; mais je lui répondis en deux mots, que je ne me croyois point dans le cas d'appréhender la Justice; & qu'à l'égard de ses vûes pour l'avenir, je lui promettois la même fermeté, avec les mêmes attentions de générosité & d'honneur, s'il pensoit à me mettre encore dans la nécessité de me défendre.

Son Messager étoit à peine sorti, que je reçus une autre lettre. J'en reconnus l'écriture. Dans un premier mouvement d'horreur, je fus tenté de la renvoyer sans la lire. Cependant ma curiosité fut la plus forte, & me la fit ouvrir. Elle étoit de Mademoiselle de S. V... Loin d'y trouver des injures ou des reproches, je fus extrêmement surpris de n'y voir que les témoignages d'une vive douleur & d'une tendre inquiétude. Elle attestoit le Ciel qu'étant venue à Paris avec son frère, elle
avoit

avoit ignoré ses sanglans desseins, jusqu'au funeste moment, disoit-elle, où le voyant entrer percé de coups, elle avoit sçu de lui-même, qu'il m'avoit laissé dans le même état. Elle ajoutoit qu'il s'étoit loué beaucoup de ma générosité, & qu'en la quittant pour se mettre à couvert, il avoit emporté de l'inquiétude pour mon sort: qu'il n'avoit été manqué que d'un moment par la Justice, qui étoit venue dès le matin pour l'enlever; que me croiant menacé du même péril, elle me conseilloit de prendre des mesures pour ma sûreté; que si je manquois d'azile, il lui étoit venu à l'esprit que j'en pouvois trouver un dans l'appartement de son frère, où l'on ne renouvelleroit pas les recherches, après en avoir fait d'inutiles, & où personne ne s'imagineroit qu'il fallût chercher son ennemi: que je pouvois m'y faire conduire secrètement par le guide qu'elle m'envoyoit, & me fier non seulement à son honneur, mais encore à tous les secours dont elle étoit capable pour hâter ma guérison.

Je balançai si je devois une réponse
se à cette lettre. J'étois même incertain

tain quel nom je devois donner à ce mélange de haine & d'affection. La sœur & le frère étoient-ils d'accord à m'embarasser autant par leurs services que par leurs outrages ? Et si je me rappellois qu'au fond l'un en vouloit à ma vie, l'autre à ma réputation, ne devois-je pas me défier de ces dangereuses politesses, qui pouvoient couvrir quelque vûe funeste. Je ne croyois pas S. V . . . capable d'une perfidie, mais il l'étoit d'une violence. Enfin, quoique rien ne fût plus éloigné de mes idées que le véritable projet de sa sœur, la seule considération de son sexe me fit passer sur la répugnance que je sentoís à lui écrire. Je crus le devoir rempli par deux lignes de remerciement, auxquelles je joignis quelques civilités de bouche. Après avoir congédié son messager, je donnai ordre que mon appartement fût fermé pour toutes sortes de messages & de visites; & n'attendant que le conseil de mon Colonel pour fixer mes résolutions, je crus devoir faire dire à mes meilleurs amis, s'il s'en présentoit à ma porte, que je m'étois retiré pour quelques jours à la Campagne.

Cet-

Cette précaution m'épargna une scène fâcheuse. Mademoiselle de S. V. . . , qui n'avoit sans doute envoyé chez moi que pour y faire observer les circonstances, se crut autorisée par ma réponse à me rendre une visite. Je ne pus pénétrer ses intentions, Mais son carosse s'étant fait entendre à ma porte, mes gens qui reconnurent sa Livrée, se hâtèrent de descendre pour lui faire la réponse que j'avois ordonnée. Elle ne put se persuader que j'eusse changé de demeure dans un espace si court. Ses objections & ses instances furent extrêmement vives. Enfin ne pouvant obtenir d'autre explication, elle prit le parti de se retirer, en versant quelques larmes qui furent apperçues de mes gens. Leur récit me causa une surprise extrême. Mais je n'entrepris point d'approfondir un incident qui devoit me toucher peu, & qui me paroissoit fort obscur. J'étois agité par des mouvemens beaucoup plus vifs. Dans l'incertitude de mon sort, je déliberois si l'amitié de M. de B. . . ne m'obligeoit pas de lui communiquer ma disgrâce, ou plutôt si je ne devois pas apprendre à sa femme que son absence

m'alloit être plus insupportable que mes blessures. Les discours de M. de La... m'avoient fait naître des espérances dont je n'aurois jamais trouvé la source dans moi-même. Je ne m'en appercevois encore qu'au redoublement de ma passion, qui se nourrissoit secrètement des flatteuses interprétations d'un ami. Il m'avoit paru persuadé que Madame de B..., n'étoit pas sans inclination pour moi: cette idée ne s'éloignoit pas un moment de mon esprit. Je cherchois dans ma mémoire tout ce qui pouvoit lui donner de la vraisemblance. Une si douce imagination me faisoit déjà trouver surprenant qu'une femme à qui l'on supposoit quelque retour pour ma tendresse, ne m'eût point encore marqué l'intérêt qu'elle prenoit à ma situation. Ah! quelles auroient été mes inquiétudes, à la moindre altération de sa santé! Cependant je considérois que dans une Ville telle que Paris, un simple combat, entre deux Officiers peu connus, n'est point une nouvelle qui passe tout d'un coup d'une bouche à l'autre; & le bruit n'en pouvoit être allé jusqu'à Madame de B..., puisqu'au défaut de son attention, j'aurois reçu quel-

quelque témoignage de celle de son mari. J'examinois donc si je devois attendre qu'ils fussent informés de mon aventure par la renommée, ou les en instruire moi-même; lorsque je vis arriver le Laquais que M. de La. . . avoit pris avec lui jusqu'au Fort-l'Evêque.

Il m'apportoit les éclaircissemens que ce fidèle ami s'étoit déjà procurés. Quoiqu'il n'eût pas cessé de passer pour moi, & qu'il y eût beaucoup d'apparence que l'erreur se soutiendrait jusqu'à l'interrogatoire, il me faisoit presser avec de nouvelles instances de me retirer promptement dans quelque lieu sûr. Il avoit appris des Officiers, qui l'avoient arrêté, que mon ennemi ayant retrouvé la connoissance chez le Chirurgien où je l'avois fait transporter, & ne pouvant refuser quelque explication sur la cause de ses blessures, avoit crû nous mettre tous deux à couvert, en protestant qu'il avoit été attaqué par des inconnus, & qu'il regrettoit de n'avoir point appelé le Guet à sa défense. Quelque opinion qu'il eût pû donner de sa bonne foi, ceux qui l'avoient entendu, n'avoient pas manqué de faire ce récit aux Archers du

Guet, qui avoient employé le reste de la nuit à découvrir mes traces. Il ne leur avoit pas été si difficile de trouver les siennes, après avoir pris des informations dans la maison même du Chirurgien. Sur le raport qu'ils avoient fait dès le matin, on avoit donné des ordres pour nous arrêter tous deux; & mon affaire, qui étoit si favorable en elle-même, devenoit bien plus fâcheuse que celle de S. V. . . , puisqu'on cherchoit à m'arrêter en qualité d'assassin. Tandis que j'admirois la bizarrerie des événemens, M. le Comte de . . . mon Colonel, entra d'un air empressé, & me confirma tout ce que je venois d'entendre. A la premiere nouvelle de mon accident, il avoit couru chez M. le Lieutenant Criminel, pour faire révoquer l'ordre de m'arrêter, en expliquant la vérité de l'aventure, & s'offrant même pour caution. Dans l'idée qu'il avoit de mon innocence, il avoit failli de déclarer l'erreur où l'on étoit tombé, & d'en railler un peu la Justice. Mais apprenant que j'étois chargé d'un crime fort noir, & que les éclaircissemens pouvoient traîner en longueur, il venoit me presser aussi de me
met-

mettre à couvert. Je ne vois point, me dit-il, de lieu plus sûr pour vous que notre Garnison. Partez pour Sedan, si votre situation vous le permet. Il ajouta que, dans mon absence, trois jours suffiroient peut-être pour me justifier ; au lieu que si j'avois le désagrément d'être arrêté, tout le credit de ses amis & des miens, ne me sauveroit pas des lenteur ordinaires de la Justice.

Un terme aussi court qu'il me le proposoit, fit disparoître à mes yeux toutes les raisons qui m'avoient fait craindre l'éloignement. Je ne pouvois être allarmé non plus pour M. de La... ; puisqu'étant connu des plus honnêtes gens de Paris, il lui suffisoit de paroître devant les Juges, pour leur faire comprendre que leurs Officiers s'étoient trompés. Il n'y avoit de péril que pour ma santé. Le mouvement d'un long voyage pouvoit irriter mes blessures, & mon Chirurgien protesta que sans régime il ne répondoit pas de ma vie. Le Comte leva cette difficulté en m'offrant la Litier d'un Evêque du Languedoc, arrivé depuis deux jours à Paris. Il l'envoya demander sur le champ. Elle fut accordée. Nous primes le parti de

la faire conduire à l'extrémité du Fauxbourg, où je pouvois me rendre dans ma Chaise à Porteurs, & m'éloigner aussi-tôt sans laisser aucune trace de ma route. Le Comte s'imagina que j'allois partir au même instant, & se proposoit de ne me pas perdre de vûe jusqu'à la Litier. Mais il fut surpris de m'entendre chercher des prétextes pour remettre mon départ à la nuit. J'avois, lui dis-je, des affaires à régler, des soins à prendre; enfin je le priai de s'employer le reste du jour à ménager promptement la liberté de M. de La..., que je regrettois beaucoup de laisser en prison, & de se reposer sur moi de ma propre sûreté.

On m'entend si l'on connoît l'amour. Je pensois bien moins à mes blessures ou à la sûreté de ma route, qu'à me procurer la douceur de voir Mde de B..., avant mon départ. Je voulois non seulement satisfaire mes yeux par une si chère vûe, & munir mon cœur contre les tourmens de l'absence; mais jugeant qu'elle ignoroit encore ma situation, j'étois impatient de la mettre comme à l'épreuve, & d'observer quelle impression ma disgrâce alloit faire sur elle.

le. J'envoyai au Fauxbourg deux de mes gens, qui devoient me suivre à cheval; & ne prenant avec moi que mon Valet de Chambre, je sortis dans ma Chaise avec la précaution de me faire conduire par des rues détournées. Il étoit environ deux heures. J'arrivai lorsque Madame de B..., alloit se mettre à table. Mon visage étoit assez pâle pour lui faire naître des soupçons; & mon Valet de Chambre, qui m'avoit aidé à monter l'escalier, continuant de me soutenir pour traverser l'appartement, elle ne put douter qu'il ne me fût arrivé quelque chose d'extraordinaire. Cependant, comme j'avançois d'un air tranquille, elle se contenta de me regarder en silence, avec un œil de distraction & d'inquiétude. Je la saluai modestement; & lui ayant demandé la permission de m'asseoir, je ne pus me mettre dans un fauteuil, sans marquer par de légères grimaces, que je ressentais quelque douleur.

M. de B..., qui avoit été frappé comme elle du changement de mon visage, & qui le fût encore plus de ma posture, n'attendit pas que j'eusse repris haleine pour me presser d'ouvrir

la bouche. Eh quoi, me dit-il, prenez-vous plaisir à nous allarmer, & ne vous expliquerez-vous pas promptement? Je lui racontai d'une voix foible toutes les circonstances de ma malheureuse aventure, en évitant néanmoins de lui en apprendre la cause. Je ne parlois qu'à lui; & malgré le dessein que j'avois eu d'étudier les mouvemens de Madame de B . . . , je me sentoís de l'embaras à lever les yeux sur elle. Enfin, tandis qu'il me témoignoît ses allarmes avec toute la tendresse d'une vive amitié, je laissai échaper quelques regards, qui me firent appercevoir de l'émotion dans ceux de sa femme. Elle les avoit comme abandonnés sur moi. Je n'ai jamais vû d'image si touchante de la pitié & de la douleur. Mais revenant tout d'un coup à elle-même, & paroissant faire attention qu'elle s'étoit oubliée, elle me dit sans affectation quelque chose d'obligeant sur mon récit, & sur les dangers du voyage que j'allois entreprendre. Hélas! lui répondis-je, je n'en appréhende que la durée.

Notre entretien fût fort triste. N'étant point en état de diner avec elle,
je

je la pressai de se mettre à table. Elle s'y mit : mais elle mangea si peu, que se croyant obligée d'apporter quelque excuse, elle parla d'une migraine qui lui ôtoit l'appetit. Son mari, inconsolable de mon malheur & de la nécessité où j'étois de m'éloigner, me proposa les ressources qui lui tombèrent dans l'imagination ; mais elles m'exposaient toujours à me voir arrêter par la Justice, & c'étoit précisément de quoi il falloit me garantir. L'offre de sa maison, où il se figuroit que je pouvois demeurer bien renfermé, fut la plus pressante tentation dont j'eus à me défendre. J'interrogeois les yeux de sa femme ; & son silence sembloit marquer du moins qu'elle ne pensoit point à s'y opposer. Cependant, outre que je ne pouvois m'y croire mieux caché que dans toute autre maison de Paris, j'examinai intérieurement ce que je devois à l'honneur de mon ami, & je me persuadai que dans cette occasion l'amour & l'amitié devoient connoître les mêmes scrupules. J'étois soutenu d'ailleurs par le fond que je devois faire sur les promesses de mon Colonel. Enfin tout l'après-midi s'étant passé
dans

dans ces délibérations, la nuit vint m'avertir qu'il falloit rentrer dans ma Chaise.

Il ne me restoit qu'à faire renouveler l'appareil de mes blessures. Mon Valet de Chambre avoit remis cette opération au moment de mon départ, dans la vûe de les entretenir plus fraîches pendant la nuit. Je demandai à Madame de B... la permission de passer dans son cabinet, quoique son mari me pressât beaucoup d'en user plus familièrement, & de ne pas m'éloigner de son lit. Mes playes se trouvèrent fort vermeilles. Mais la satisfaction même que je venois de goûter, & qui servoit peut-être à les rendre si belles, avoit mis aussi mon sang dans une agitation qui le fit recommencer aussi-tôt à couler. Il sortit avec tant d'abondance, que mes forces, après s'être parfaitement soutenûes depuis près de vingt-quatre heures, m'abandonnèrent entierement. Le Chirurgien me voyant sans connoissance, appella du secours. Madame de B... qui étoit dans la chambre de son mari, & qui n'avoit personne auprès d'elle, accourut avec le plus vif empressement. Elle ne prononça point un mot, sui-

suivant le recit que je tirai ensuite de mon Valet; mais s'étant employée avec une ardeur extrême à me faire rappeler mes esprits, elle fut si satisfaite aux premiers signes de vie dont elle s'aperçut, qu'elle faisoit mes mains pour les presser tendrement. Je revenois effectivement à moi. J'ouvris les yeux. Mes regards tombèrent sur elle. Languissant comme j'étois sur un fauteuil, je fus si ému de la voir, si transporté de me sentir les mains dans les siennes, que je retrouvai des forces pour les serrer, pour pancher la tête jusqu'à ces mains adorées, & pour y attacher mes lèvres avec un sentiment inexprimable. Elle fit quelques efforts pour les retirer. Ah! Madame, lui dis-je d'une voix éteinte, en réunissant tous les miens pour la retenir, laissez-moi jouir un instant de mon unique bien. Il me fut impossible de faire durer plus long-tems le plus heureux moment de ma vie. S'étant éloignée de quelques pas, je la considérai d'un œil douloureux, comme une Divinité cruelle qui rejettoit mes adorations, comme l'unique source d'un bonheur dont je venois de faire un court essai & qui
m'é-

m'étoit durement arraché. Elle fut quelque tems à me répondre. Je crus démêler dans sa contenance qu'elle cherchoit des expressions. Cependant après s'être tournée vers mon Valet de Chambre, qu'elle exhorta à ne rien négliger, elle se rapprocha de moi : Vous seriez bien injuste, me dit-elle en rougissant, si vous ne me regardiez pas comme la plus tendre amie que vous ayez au monde. Elle n'attendit point ma réponse. Mais les sentimens dont je l'aurois accompagnée, ne s'élevant pas moins dans mon cœur, je fus prêt à retomber dans l'évanouissement dont je venois de sortir.

L'habileté du Chirurgien & la force de ses élixirs, me remirent en état de me traîner jusqu'au lit de M. de B... Sur le récit que sa femme lui avoit fait de mon accident, il renouvela ses instances, pour m'ôter la pensée de partir, & pour m'arrêter chez lui. Ma foiblesse sembloit m'y obliger nécessairement : Cependant mon Valet de Chambre, qui croyoit devoir autant d'attention à ma sûreté qu'à mes blessures, me représentoit qu'il y avoit peu de fatigue à craindre dans une Litier
d'Evê-

d'Evêque. La nuit n'étant pas fort avancée, il me conseilla de prendre quelques heures de repos, après lesquelles je me trouvai effectivement assez tranquille pour n'avoir aucune défiance de mes forces. Je ne désavoüerai pas que les bontés de Mad. de B..., n'eussent contribué à me soutenir, autant que l'art & les remèdes. Je partis sans la voir. Elle avoit souhaité d'attendre mon réveil, pour juger de ma situation, & ne me laisser manquer d'aucune commodité ; mais, en passant dans un autre appartement, j'avois exigé d'elle & de son mari qu'ils ne se gênassent point en ma faveur. Ce n'étoit plus la douleur de les quitter qui m'agitoit ; c'étoit l'impatience de les revoir.

Qui m'eût annoncé, en sortant de cette maison chérie, que je ne devois m'en rapprocher qu'avec le désespoir dans le cœur, & pour y répandre l'horreur de mes sentimens, j'aurois crû cette menace impossible. Je n'étois pas plus sûr de mon existence que de ma fidélité. Dans un caractère tel que le mien, je sentoís qu'un engagement pris au fond du cœur valoit des sermens prononcés au pied de l'Autel. A quelque

que fort que le Ciel me destinât, quelle révolution qui pût arriver dans ma fortune, j'étois à Mad. de B. . . , & je ne pouvois être qu'à elle. De son côté, je commençois à m'imaginer qu'elle n'étoit pas insensible. Je la connoissois: une tendre amitié étoit tout ce qu'elle se croyoit permis; mais elle ne m'auroit pas tant offert, si son cœur n'eût senti beaucoup davantage. Aussi mes desirs n'alloient-ils pas plus loin. Ce que j'avois souhaité pour le bonheur de ma vie, j'osois me flatter enfin de l'avoir obtenu. Sans pénétrer trop curieusement dans l'avenir, je me croyois si heureux du présent, que loin de regarder M. de B. . . , comme un rival incommode, je m'applaudissois de laisser mon trésor sous une garde si sûre, & de pouvoir me fier presque également à la double garantie de l'amitié & du mariage.

Ainsi toutes mes réflexions s'attachant au sujet de ma joie, je ne voyois dans la nécessité de mon éloignement qu'une courte disgrâce, dont j'étois consolé par les plus douces espérances. La Litiere se trouva aussi commode qu'on me l'avoit représentée. Je me mis en
che-

chemin avant la pointe du jour, avec mon Valet de Chambre dans ma voiture, & deux Laquais à cheval. Le reste de la nuit se passa tranquillement. Le jour ne m'apporta point d'autre incommodité que celle d'une chaleur excessive. Etant arrivé le soir à Soissons, où je devois passer naturellement la nuit, mes gens m'avertirent qu'ils avoient remarqué depuis le matin un homme à cheval, qui m'avoit suivi à quelque distance; & que s'étant arrêtés plusieurs fois pour l'attendre, ils avoient été surpris de le voir aussi s'arrêter, comme s'il eût appréhendé d'être reconnu. Cet avis me fit prendre la résolution de continuer ma route, sans prendre plus de repos qu'il n'étoit nécessaire pour rafraîchir mes chevaux & changer l'appareil de mes blessures. Mon Valet de Chambre me fit craindre que cet excès de mouvement ne me devint fort nuisible; mais il se rendit à la promesse que je lui fis de me reposer le lendemain. Cependant les deux Laquais n'ayant pas cessé d'entendre marcher derrière eux pendant la nuit, je pris le parti de faire quelques lieues de plus le matin, pour trouver le moyen

d'approfondir cet incident. Mes gens, à qui j'en donnai l'ordre absolu, s'embusquèrent à la sortie d'un bois. Ils arrêterent le Cavalier, malgré les efforts qu'il fit pour s'échaper par la fuite; & l'ayant reconnu pour ce même Domestique qui m'avoit apporté la lettre de Mlle de S. V..., ils le forcèrent de les suivre jusqu'à ma voiture. Je lui demandai quelles étoient ses intentions. Soit que la crainte l'obligeât de parler, ou qu'il ne trouvât rien d'offensant pour moi dans sa commission, il me dit naturellement que Mlle de S. V..., l'avoit chargé à toutes sortes de prix de découvrir ma retraite; qu'étant retourné dans ma rue après lui avoir porté ma réponse, il avoit vû sortir de chez moi deux de mes gens à cheval; qu'il les avoit suivis jusqu'au Fauxbourg, où ils s'étoient arrêtés, & que la vûe d'une Litierie lui ayant fait assez connoître que cette voiture étoit pour moi, il s'étoit hâté de louer un cheval, dans la résolution de me suivre jusqu'au bout du monde. Loin de le faire maltraiter, j'admirai sa fidélité & son zèle. Votre curiosité sera satisfaite, lui dis-je, si vous continuez de me sui-

Suivre. En effet je me déterminai sur le champ à lui en laisser la liberté, après m'être contenté de défendre qu'on lui apprît le terme de mon voyage jusqu'au moment de mon arrivée. Je remettois à considérer alors s'il me conviendrait de le laisser retourner sur ses pas, ou de le faire arrêter aussi longtemps que je le jugerois à propos.

La diligence me paroissant peu nécessaire, je consentis à me reposer pendant le reste du jour. Mais il n'étoit plus tems de regarder le repos comme une simple précaution. Le mouvement & la chaleur avoient enflammé fort dangereusement mes blessures. Mon Chirurgien me déclara qu'il ne répondoit de rien, si je ne m'abandonnois absolument à sa conduite. Il me força de passer deux jours & deux nuits à Rhetel. Cependant je me trouvai si bien le troisième jour, que m'étant remis en marche, je comptai de pouvoir achever la route sans péril. Mais, le jour même de mon arrivée, j'essuai une chaleur extrême, qui me jetta dans un abattement que je n'avois jamais éprouvé. Je perdis la connoissance en sortant de ma Litier. Elle ne me re-

vint que pour me faire sentir d'affreuses douleurs. Mon Valet de Chambre, effrayé de ma situation, leva l'appareil en tremblant; il trouva ma principale blessure dans un état qui lui fit craindre beaucoup pour ma vie. La fièvre m'avoit saisi avec violence. Je passai une nuit si douloureuse, que je ne dus ma conservation jusqu'au lendemain qu'à la force de mon tempéramment.

Le danger diminua le jour suivant; mais quoique la fièvre fût rallentie, elle ne me quitta plus. Mes douleurs étant toujours les mêmes, je crus sentir bientôt qu'il me restoit peu de tems à vivre, & que je n'étois plus soutenu que par un reste de vigueur naturelle qui étoit prêt à m'abandonner. J'entendois répéter d'ailleurs autour de moi, que dans une chaleur si excessive je ne pouvois éviter la grangrène sans miracle, & je jugeois par les observations redoublées de mon Chirugien, qu'il s'attendoit sans cesse à la découvrir.

Ce fut dans cette situation, que le sixième jour, on m'annonça deux Ecclésiastiques qui demandoient à m'entretenir sans témoins. Je ne doutai pas que ce ne fût un pieux artifice de mes gens,
pour

pour me proposer les derniers secours de la Religion. Je n'en fus point offensé. J'avois la tête libre; cette facilité pour remplir le plus juste de tous les devoirs pouvoit me manquer à tous momens. Oui, répondis-je; on a raison de m'y faire penser. Mes gens néanmoins n'avoient pas la moindre part à cette visite, mais ils se persuadèrent comme moi qu'elle ne m'étoit pas rendue dans une autre intention.

Les deux Prêtres s'affirent gravement près de mon lit. Après quelques réflexions convenables aux circonstances, le plus âgé me demanda, si, dans l'état où j'étois, je souffrirois sans peine qu'il me représentât la douleur & les droits d'une infortunée, qui avoit mis sa cause entre leurs mains. Vous m'entendez, ajouta-t-il, & j'attens pour m'expliquer que vous paroissiez y consentir.

Il se trompoit. Je l'entendois si peu, que prenant ses termes dans le sens dont j'étois rempli, je les regardai comme un langage Ecclésiastique, qui exprimoit par des figures spirituelles le danger de ma situation & les besoins de mon ame. Je lui repondis qu'il pouvoit exercer son Ministère, & que

je n'avois pas d'éloignement pour le devoir qu'il me proposoit. Quelle joie pour une malheureuse ! reprit-il, en suivant aussi ses idées. Elle ne tardera point à paroître ici, quoique ses peines & la fatigue d'un voyage précipité l'aient fort affoiblie. Je prens sur moi, ajouta-il, toutes les dépenses nécessaires, & dans l'état où vous êtes, ma qualité de Curé me donne le droit des Evêques. Il se levoit avec empressement, pour exécuter sans doute quelque plan déjà formé ; mais je crus l'avoir compris. Tout ce qui me restoit de sang se retira vers mon cœur. Mon combat, mes blessures, la présence de la mort, n'avoient pas causé de si étrange révolution dans mes esprits. J'étendis le bras pour retenir le Curé, & trouvant à peine la force de parler dans un si grand trouble, je l'arrêtai moins par mes expressions que par mes signes.

Lorsqu'il se fut rapproché, avec beaucoup d'embarras, je pris un moment pour méditer mes termes ; car je n'avois pas besoin de préparation pour le fond de ma réponse. L'état où je suis, lui dis-je, méritoit plus de
com-

compassion. Votre zèle pour la personne qui vous emploie, devient une barbare cruauté à l'égard d'un homme mourant. Je ne suis pas curieux de vos motifs, & je veux supposer de la droiture dans vos intentions; mais apprenez que vous abusez en vain de votre Ministère pour m'inspirer de fausses terreurs. Ce que vous me proposez à l'heure de la mort, je l'aurois fait dans toute la force de ma santé si j'avois pû le regarder comme un devoir; l'espérance d'une meilleure vie à laquelle je touche de si près, doit me confirmer dans mes principes. Retirez-vous donc, ajoutai-je, si vous n'êtes point amené ici par d'autres vûes. Un discours si ferme, pour lequel j'avois eu besoin de recueillir toutes mes forces, lui fit perdre l'envie de me repliquer: il se contenta de m'offrir les secours ordinaires de la Religion, que je reçus avec la soumission qu'on doit aux volontés du Ciel.

L'abbatement où je retombai après son départ, ne m'empêcha point d'interroger mes domestiques sur l'arrivée de Mademoiselle de S. V..., en leur reprochant de n'avoir pas apporté plus

de soin à me délivrer de cette persécution. Ils me confessèrent que dans l'inquiétude continuelle qu'ils avoient eue pour ma vie, ils avoient perdu de vûe le Courrier qu'elle avoit envoyé sur mes traces; & qu'ayant ensuite appris qu'elle étoit à Sedan, ils n'avoient pu pénétrer son dessein. Dailleurs la crainte de me causer trop d'agitation, leur faisoit cacher tout ce qu'ils croyoient capable de troubler mon repos, & jusqu'à plusieurs lettres qu'ils avoient reçues pour moi. Mais au contraire, ils se feroient empressés de me les rendre, s'ils avoient sçu ce qu'elles contenoient. Le zèle de mes amis avoit déjà terminé mes affaires. Mon aventure étoit éclaircie, & mon combat justifié par la nécessité d'une juste défense. Mon Père, qui s'étoit hâté de se rendre à Paris sur une lettre que mon Valet de Chambre lui avoit écrite sans ma participation, s'étoit joint à mon Colonel pour arrêter les recherches de la justice. Il m'écrivoit qu'après m'avoir servi avec tant de diligence & de succès, il étoit résolu de faire le voyage de Sedan, dans les allarmes qui lui restoient encore pour mes blessures;

fures; & que non seulement mon Colonel, mais un jeune homme qui paroïssoit pénétré d'amitié pour moi & qui avoit recherché la sienne depuis le moment de son arrivée, se proposoient de l'accompagner. Il parloit de M. de L..., à qui l'on avoit rendu la liberté dès le jour de mon départ.

J'ignorois ce que je devois à la tendresse paternelle & à l'affection de mes amis, lorsque vers le soir j'eus la douce consolation d'entendre la voix de mon Père, & de me sentir pressé par ses bras. Il arrivoit avec M. le Comte de... & M. de La... Ce n'étoit plus par mes yeux que je pouvois les reconnoître, ni par mes discours que j'étois capable de leur exprimer les sentimens de mon cœur. Il ne me restoit qu'un souffle de vie. A peine avois-je distingué mon Père au son de quelques tendres plaintes qui avoient accompagné ses embrassemens. La gangrène s'étoit déclarée. Je commençois à perdre l'usage de mes sens. L'ombre de la mort étoit répandue autour de moi; enfin depuis plus d'une heure, on s'attendoit à me voir expirer.

Tous

Tous les efforts que je fis pour prononcer quelques paroles, ne tirèrent de ma poitrine que des sons entrecoupés. Cependant je conservois un reste de connoissance. Je m'apperçus même qu'on prioit mon Père de passer dans l'antichambre. M. de La . . . qui s'affit près de moi pendant son absence, se figura que si quelque chose pouvoit réveiller les forces de la nature dans la foiblesse mortelle où j'étois, ce devoit être le nom & le souvenir de Madame de B. . . Il connoissoit l'innocence de ma passion; il sçavoit qu'un amour vertueux ne sort du cœur qu'avec la vie, parce qu'il ne connoît point de remords qui puissent l'en chasser. Il me dit : J'ai vû M. & Madame de B. . . , dans le seul dessein de vous apporter quelque consolation, & je suis chargé par l'un & l'autre des plus tendres témoignages de leur affection. Il tenoit ma main. Je ferrai la sienne avec toute la chaleur qui me restoit, & je sentis que l'amour seroit le dernier mouvement de mon cœur. Cependant mon Père se rapprocha de mon lit, dans un silence que je pris d'abord pour un redoublement de tendresse & de douleur. Mais c'étoit le
noir

noir présage des malheurs dont il alloit
comme ouvrir la source. Il me pria
de recueillir toute mon attention pour
l'écouter. Après m'avoir représenté
que je touchois à ma dernière heure,
il ajouta qu'il ne pouvoit me croire in-
certain de ma situation, depuis qu'il sça-
voit que je m'étois occupé sérieusement
d'une autre vie : qu'il manquoit néan-
moins à mes préparations, non un de-
voir, puisque la Religion & l'honneur
dont je connoissois si bien la voix, ne
me faisoient rien entendre, mais une
surabondance de vertu, une action di-
gne de la noblesse & de la bonté de
mon caractère; que cette malheureuse
S. V... étoit condamnée pour toute sa
vie à l'opprobre, si la pitié ne me fai-
soit pas consentir à lui laisser mon
nom; qu'elle venoit de l'en supplier
avec tant de larmes qu'il en étoit lui-
même attendri; qu'il m'importoit peu
de mourir dans le Célibat ou dans le
Mariage, c'est-à-dire, d'emporter au
tombeau une qualité qui ne changeoit
rien à mon sort : enfin qu'il me con-
seilloit d'avoir cette complaisance pour
une fille infortunée, & de rendre ma
mort précieuse devant Dieu & les hom-
mes

mes, en faisant le bonheur d'autrui à mon dernier soupir.

Je me croyois en effet dans les bras de la mort, & chaque mouvement de respiration me paroissoit le dernier effort de la Nature. Un sentiment de bonté naturelle, aussi pressant que l'exhortation de mon Père, prit enfin l'ascendant sur toutes mes résolutions. Je ferrai la main de M. de La... pour lui faire comprendre à qui j'appartenois en expirant; & d'un signe de tête je déclarai à mon Père que je me rendois à ses ordres. Mademoiselle de S. V... & le Curé, dont elle n'avoit pas manqué de se faire accompagner, furent au même instant dans ma chambre. Ils s'approchèrent de moi. J'avois les yeux fermés, & je ne pensai point à les ouvrir; mais j'abandonnai ma main au Curé qui me la demanda, comme la seule partie de moi-même que je voulois prêter à son Ministère. Il prononça aussitôt la Bénédiction nuptiale.

Fin du second Livre.



